

robert soulières

le visiteur du soir



Le visiteur du soir

Prix Alvine-Bélisle 1980

Les visiteurs du soir
sont les bienvenus sur notre site :
www.soulieresediteur.com



**Du même auteur
pour le même public**

Chez Soulières éditeur

Un cadavre au dessert, 2009

Ding, dong! 77 facéties littéraires à la saveur Raymond Queneau, 2005, *Sélection White Ravens*, 2006

L'épingle de la reine, 2004

Un cadavre stupéfiant, 2002

Grand Prix du livre de la Montérégie 2003

Un cadavre de luxe, 1999

Un cadavre de classe, 1997, *Prix M. Christie* 1998

Casse-tête chinois, 1990, (réédition 2008), *Prix du Conseil des Arts* 1985, traduit en catalan et en castillan

Un été sur le Richelieu, 1982, (réédition 2008)

Le chevalier de Chambly, 1992, (réédition 2010)

Chez d'autres éditeurs

Tristan Demers, un enfant de la bulle, biographie écrite en collaboration avec Tristan Demers, éditions des Mille-Îles, 2004

Chrystine Brouillet, romancière, roman-portrait, éditions Héritage, 1997 (épuisé)

La faim du monde, 1994, (réédition 2007), éditions Pierre Tisseyre

Réédition à paraître

Ciel d'Afrique et pattes de gazelle, 1989

Robert Soulières

Le visiteur du soir



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIE) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2009
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Soulières, Robert

Le visiteur du soir

Éd. définitive.

(Collection Graffiti ; 63)

Éd. originale: Montréal : P. Tisseyre, c1980.

Publ. à l'origine dans la coll.: Collection Conquêtes.

Pour les jeunes de 11 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-124-1

I. Titre. II. Collection: Collection Graffiti ; 63.

PS8587.O927V58 2010 jC843'.54 C2010-941084-X
PS9587.O927V58 2010

Illustration de la couverture :
Polygone Studio (Carl Pelletier)
Saisie du texte: Francine Vallée

Conception graphique de la couverture :
Annie Pencrec'h

Copyright © Soulières éditeur et Robert Soulières
ISBN 978-2-89607-124-1
ISBN PDF 978-2-89607-332-0
Tous droits réservés

À Guillaume,
à son sourire
et à son sommeil si léger.

1

Il était une fois, une toile...

Il est 15 heures 30. Il reste peu d'habitues à la salle de billard *Chez Lolo*. Il y a moins de fumée et monsieur Michaud commence à mieux respirer. Il pousse son éternel balai et, en passant près de la radio, il en profite pour baisser le volume avec un soupir de soulagement. Au fond, il sait très bien qu'il devra monter le son au maximum vers 18 heures, heure où les jeunes clients reviennent.

Monsieur Michaud est maigre et porte une petite moustache qui ressemble à son balai. Courte, brune et bien dure. Il marmonne plus qu'il ne parle. Drôle de bonhomme !

— Ils écrasent toujours leurs sales mégots par terre, maugrée-t-il sans regarder personne.

À l'autre bout de la salle, Charles et Vincent jouent au billard de façon décontractée, comme si la partie n'avait aucun sens.

Vincent est très habile au billard, cela se voit au premier coup d'œil. Grand, blond,

mince, l'œil vif, il est une vraie carte de mode et laisse rarement une fille indifférente.

Charles, c'est plutôt l'inverse. Il faut croire que les contraires s'attirent. Trapu, plutôt gras, il surveille constamment sa ligne... avec un peu de difficulté. Ses cheveux noirs et luisants touchent ses épaules. Son sourire est cependant particulier. Charles a des lèvres toujours prêtes à sourire. C'est plaisant. Il ne joue pas mal au billard, mais comme il faut un perdant...

— Alors, c'est pour ce soir ? dit Charles en visant la boule 10.

— Oui, fait Vincent. Ça ne sert à rien de remettre ça à demain. Lorsque le vin est tiré, il faut le boire, c'est le proverbe qui le veut.

— Parlant de repas, il faudrait bien que je prévienne ma mère que je n'irai pas souper. Elle me posera cinquante-six questions et je devrai mentir encore !

— Dis-lui que tu viens manger chez moi et que nous étudions nos maths ensemble, propose Vincent.

— Bonne idée !

Charles prend son cellulaire, compose son numéro et attend un long moment avant que sa mère ne vienne répondre.

— Allô ! fait une voix haletante.

— Bonjour, m'man. Hum !... je n'irai pas souper ce soir, dit-il d'un ton embarrassé. Je

dois étudier mes maths avec Vincent. Si je soupe chez lui, je perdrai moins de temps.

En formulant ces derniers mots, il se sent rougir un peu. « Après tout, se dit-il, il le faut, car la vérité lui ferait dresser les cheveux sur la tête. »

— D'accord. Et tu rentreras tard ? dit-elle d'une voix inquiète.

— Non, vers dix heures et demie ou onze heures.

— Bon, c'est parfait. Je t'attendrai. N'oublie pas de bien mettre ton foulard. Il fait un froid sibérien dehors et, avec tout ce vent, ça n'arrange rien.

— Oui, m'man.

— Fais attention à toi. Boutonne bien ton col aussi et enfonce ta tuque jusqu'aux oreilles.

— Oui, m'man. Salut ! À ce soir.

Charles raccroche avec un soupir de satisfaction. Une bonne chose de faite. La deuxième étape reste à franchir.

Charles et Vincent vont déposer leurs queues de billard à l'endroit désigné. Ils quittent la salle de jeu en saluant monsieur Michaud qui n'a pas l'air dans son assiette, même si l'heure du souper approche. Silencieusement, les deux mains dans les poches, ils se dirigent vers la station de métro Jean-Talon. Le foulard autour de la bouche, et les coudes bien serrés

près du corps, ils marchent rapidement. Il fait froid. Horriblement froid. Leurs joues rouges et glacées sont là pour le prouver.

Les deux adolescents montrent leur carte mensuelle au guichetier et courent prendre place dans le grand train bleu. Ils sont contents de se réchauffer un peu.

— À quelle station doit-on descendre ? dit Charles pour faire la conversation.

— À la station Guy, puis, de là, on marche un peu et on arrive juste avant la fermeture.

— Tu crois que ton plan fonctionnera ? reprend Charles d'un ton incrédule.

— Mais oui. Je te l'ai répété au moins cent fois, répond Vincent agacé. Ce n'est pas un jeu d'enfant, je l'avoue, mais avec un peu de chance et un minimum de doigté, on pourra y arriver. Après tout, la mise en scène est soigneusement réglée et, avec les indications que j'ai tirées de mon vieil oncle, tout devrait aller comme sur des roulettes. L'important, c'est d'avoir la ferme conviction que nous réussirons.

— Ça m'énerve un peu, dit Charles, qui n'arrête pas de jouer avec la frange de son foulard de laine.

— Moi aussi, j'ai le trac.

— On se sent un peu vedette quand on a le trac, hum ! réplique Charles d'un rire saccadé.

Son ami se contente de sourire.

Le coup est audacieux, sérieux même. Mais que ne ferait-on pas pour obtenir le premier prix du concours de la meilleure prise de l'école, à l'occasion du Carnaval ? Une somme de 300 \$ à l'individu ou à l'équipe et, en prime, une sorte de gloire et d'attrait irrésistible qui vous suivent jusqu'à la fin de l'année. Les gens, après, ne vous regardent plus comme avant. Et, en plus, le trophée Arsène-Lupin en témoignage de l'exploit !

Le jury, et c'est là un élément important, est formé de deux enseignants, de deux étudiants et de deux membres du personnel de soutien. Le président du comité est un grand amateur d'art, particulièrement de peinture. Il adore, le mot est faible, Jean Paul Lemieux¹, un peintre québécois fort réputé, dont les œuvres ont été exposées un peu partout dans le monde : à Moscou, Londres, Zurich, Paris, etc. Et que ne donnerait-il pas, ce cher président du jury, pour tenir entre ses mains un véritable Lemieux ?

Après avoir analysé la composition du jury, Vincent s'est dit que ce serait une excellente idée « d'emprunter temporairement » une toile de Lemieux au Musée des beaux-arts de Montréal.

1. Jean Paul Lemieux a toujours insisté pour qu'on écrive son nom sans trait d'union.

LE VISITEUR DU SOIR

En théorie, le coup est simple, il suffit :

1. de s'infiltrer en douce au musée juste un peu avant la fermeture,
2. de se réfugier dans les toilettes,
3. d'attendre la fermeture,
4. de profiter de l'heure du repas des surveillants pour agir,
5. de subtiliser la toile et de laisser une carte de visite pour rassurer la direction,
6. de sortir sur la pointe des pieds et de cacher la toile jusqu'à samedi.

On est dimanche, ce qui laisse amplement le temps aux journaux de commenter cette ahurissante nouvelle. Car la dernière fois que le musée a été cambriolé, c'était en 1972.

Déjà, Vincent rêve en s'imaginant dans le gymnase, avec Charles, devant les étudiants au bal du samedi soir, exhibant fièrement leur prise qui a fait la manchette. Ce serait merveilleux, extraordinaire. La remise de la bourse, du trophée, la gloire et tout le tralala.

Station Guy. Le rêve s'évanouit. Ils sont déjà rendus à destination. Tendus, Charles et Vincent essaient de se détendre. Vincent respire profondément tandis que Charles tente de penser à autre chose en sautillant sur place.

Les deux complices se dirigent vers le musée. Il est près de 16 heures 30. Le musée ferme ses portes à 17 heures.

La grande rétrospective Jean Paul Lemieux occupe toutes les salles du niveau 1 du pavillon Michael et Renata Hornstein. Histoire de repérer les lieux, Charles et Vincent jettent un bref coup d'œil.

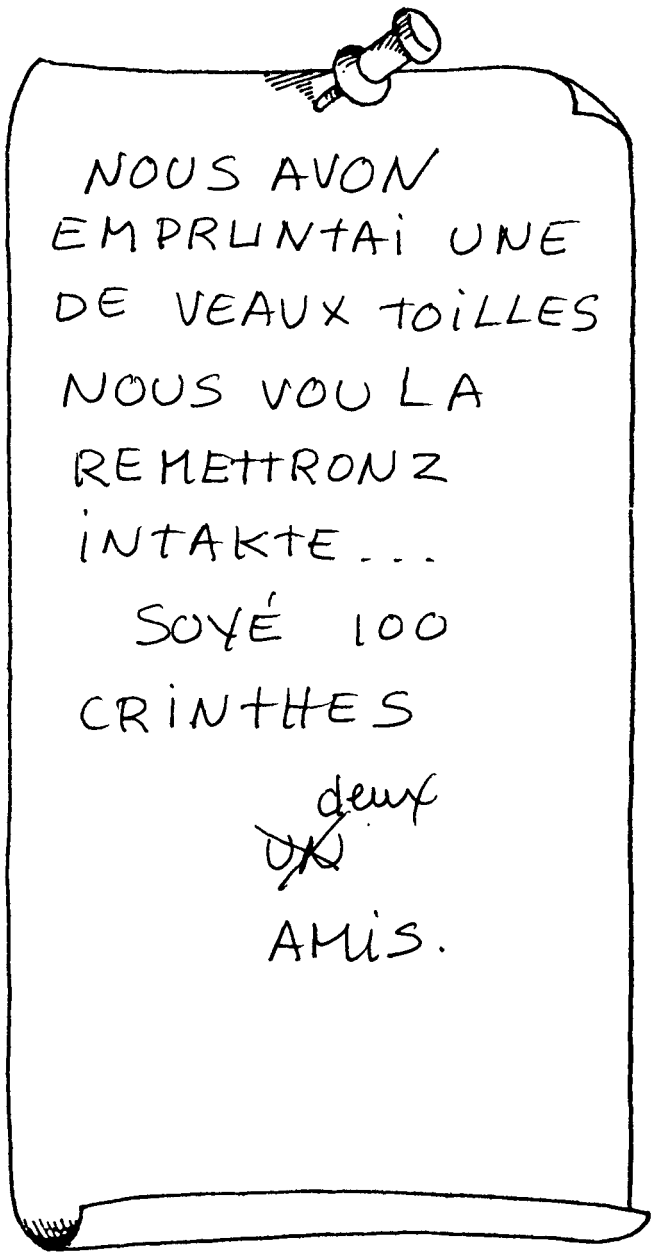
— Que penses-tu du *Visiteur du soir* ? dit Vincent.

— Oh ! il a l'air très sympathique, répond Charles.

— Tant mieux, car c'est lui que nous « emprunterons ».

Vincent répugne à dire le mot voler. En fait, il a raison. Il ne s'agit pas d'un vol, mais bel et bien d'un emprunt. Aussi a-t-il tenu à écrire lui-même la carte de visite qu'ils laisseront après leur passage.

Vincent, pour blaguer, a intentionnellement fait quelques fautes d'orthographe pour déjouer et narguer un tantinet la direction du musée.



NOUS AVON
EMPRUNTÉ UNE
DE VEAUX TOILLES
NOUS VOUS LA
REMETTRONS
INTAKTE...

SOYÉ 100
CRINTHES

~~UN~~ deux
AMIS.

Charles a beaucoup insisté pour que Vincent biffe le mot « un » et le remplace par « deux ». Après tout, ils sont bien deux à faire le coup. Au diable le style et la tradition, c'est une question de principe.

Les toilettes du musée sont sans doute une bonne cachette, mais ce lieu est fort inconfortable. Les deux adolescents ont hâte d'en sortir. C'est à 18 heures pile que la libération sonne.

D'après les indications de son vieil oncle, Vincent a pu savoir que c'est à l'heure du souper que la surveillance fait un peu relâche. Son oncle Fabien a été gardien de ce musée durant six ans. Puis le moment de la retraite est arrivé. C'est vraiment petit à petit que Vincent a pu lui arracher autant de renseignements, sans qu'il s'en rende compte. L'oncle Fabien trouvait son neveu bien curieux. Pour une fois que quelqu'un s'intéressait à son travail, il n'allait quand même pas le disputer ! Vincent avait ainsi appris le fonctionnement du musée, les rouages de la surveillance, l'emplacement des signaux d'alarme, etc.

Il faut maintenant foncer. Vincent jette un coup d'œil à Charles en guise de signal. Sans faire de bruit, ils montent le grand escalier central qui mène au premier étage. Le musée baigne dans une étrange demi-obscurité. Une lumière entre chien et loup. Charles hésite à allumer sa lampe de poche.

Une fois parvenus à l'étage, ils longent le mur jusqu'aux salles réservées à Lemieux. C'est là que les attend patiemment *Le visiteur du soir*.

Vincent, qui aime beaucoup la peinture, prend quelques secondes pour admirer *La plage américaine*, *La Floride*, *Été 1914*, *Remembered* et *Les noces de juin*. À coup sûr, Vincent a un faible assez fort pour les œuvres de Lemieux. Il est très sensible aux grands espaces blancs, à l'immensité, à cette douceur et au mystère profond qui enveloppent presque toujours les tableaux de Lemieux, ce peintre de l'hiver et des grands espaces.

Quant à Charles, sans détester l'art, il suit Vincent en tentant de garder son calme. Jusqu'ici, tout se passe comme sur des roulettes.

Arrivé près du *Visiteur du soir*, Charles sort un immense sac vert qu'il a apporté pour l'expédition. Quel manque de respect ! Mais enfin, il n'a pu trouver mieux. Vincent épingle la carte de visite, tel que prévu, et esquisse un sourire coquin en pensant à Arsène Lupin, le gentleman cambrioleur.

Charles vient à peine d'enfouir, avec une extrême délicatesse, *Le Visiteur* dans le grand sac, lorsque soudain, ils perçoivent un bruit de pas. Avant même d'avoir le temps de réagir, une intense lumière blanche les surprend.

— Les gardiens du musée ! murmure Vincent.

— Tu penses ? chuchote Charles. Moi, j'ai rarement vu des surveillants avec une cagoule et un revolver au poing.

Les cagouleurs n'ont pas besoin de lunettes pour s'apercevoir que les deux adolescents ont la trouille. Mais, heureusement, la peur donne parfois des ailes. Comme si cette mésaventure était prévue dans leur plan, Charles et Vincent, comme deux jeunes béliers pris au piège et fous de rage, se précipitent à corps perdu vers leur unique chance : la porte de sortie.

Prévoyant la manœuvre, l'un des deux malfaiteurs, le plus grand, court leur barrer la route. Charles, qui est plutôt costaud, fonce tête baissée dans l'abdomen de son adversaire. Ce dernier encaisse le coup avec le sourire. Une fraction de seconde plus tard, Charles riposte en lui flanquant un mémorable coup de pied sur le tibia. Cette fois, le truand flanche, ce qui leur ouvre la voie vers la liberté.

Charles et Vincent dévalent les escaliers aussi vite qu'ils le peuvent. Dans sa course, Charles protège du mieux qu'il peut son précieux butin.

Courir, sortir au plus vite du musée : tel est l'objectif. Ne jamais regarder en arrière pour ne pas perdre de temps. Fuir. Courir à bout de souffle. À toutes jambes. Enfin, le hall d'entrée. Une dernière porte à ouvrir et c'est la vic-

toire. Une dernière porte et c'est la rue Sherbrooke et sa trépidante animation. La porte s'ouvre. L'alarme retentit effroyablement.

Qu'importe, ils sont dehors. Ils respirent mieux. Ils ont réussi.

— N'arrête pas de courir avant d'arriver au métro, conseille Vincent, haletant.

Jamais de leur vie ils n'auront couru aussi vite. Ils sont loin, mais Charles entend encore la sirène bourdonner dans sa tête.



Exténués, essoufflés et blêmes, mais en sécurité dans un petit sous-sol de la rue des Érables, Vincent et Charles savourent leur victoire. Leur sourire est mêlé d'interrogations. Qui sont les deux voleurs ? Pourquoi étaient-ils au musée précisément le même soir qu'eux ? Était-ce vraiment un hasard ? Voudraient-ils eux aussi Le visiteur du soir ? Et si oui, pourquoi ?

Ils ont toutes les questions, mais aucune réponse. C'est un peu comme un examen de maths, un lundi matin.

**IL AURAIT PU ME DIRE :
BONNE CHANCE !**

*C'*est presque 23 heures lorsque le téléphone retentit dans le salon. L'inspecteur Jacob, confortablement allongé sur son divan japonais, s'est endormi durant une reprise de l'émission Hawaï 5-0. Rien de surprenant là-dedans ; c'est toujours le même scénario aussi bête : trois coups de feu, une affaire de drogue ou d'argent, un soupçon de politique, six belles filles en bikini avec des jambes longues comme le pont Champlain et Jacob découvre le coupable dix bonnes minutes avant la fin.

Le téléphone sonne toujours. Il s'obstine.

Jacob a visiblement mal dormi. Les traits encore tout tirés, le teint blafard, le pauvre souffre soit d'insomnie soit de surmenage. Lorsqu'on connaît bien l'inspecteur Jacob, on opte aussitôt pour la première hypothèse. Nonchalamment, en se traînant les pieds, Jacob se rend jusqu'à la petite table et décroche le récepteur.

— Oui, marmonne-t-il d'une voix tout endormie.

— Bon, enfin ! Jacob, ce n'est pas trop tôt. Il y a eu un vol ce soir au Musée des beaux-arts de Montréal entre 18 et 19 heures. J'aimerais vous charger de l'enquête. Je n'ai pu vous joindre plus tôt pour vous avertir, car j'étais en réunion au quartier général. Je suis encore au bureau et j'ai le message entre les mains.

— Et l'inspecteur Martin, vous l'avez joint ? fait Jacob.

— Oui, mais il est malade comme un chien depuis deux jours.

— Et l'inspecteur Robert ?

— Robert est sur l'affaire de l'Abord-à-Plouffe et il en a plein les bras. Je constate, à votre ton, que vous n'êtes guère intéressé par ce dossier. On vient de voler une toile de Lemieux et vous ne songez qu'à passer la serviette à un autre.

— Non, pas exactement, mais...

— Bon, pour les « mais », nous y reviendrons. Rendez-vous immédiatement au musée : le directeur et le chef de la sécurité vous y attendent. Interrogez le personnel de soir avant qu'il ne termine son quart, puis vous me téléphonerez demain vers neuf heures pour me mettre au courant. D'accord. Bonsoir !

Et le patron raccroche.

— Pas même un mot d'encouragement, dit tout haut Jacob. Il aurait pu dire « Bonne chance » ou « Bonne enquête », au fond, ça ne coûte rien et ça rend la vie plus agréable aux autres. Non ! Rien. Le néant. Le vide. Il n'y a que l'efficacité, la rapidité et l'infailibilité qui comptent. Au diable les sentiments !

Pour se remettre d'aplomb, l'inspecteur Jacob se fait un café moka. Il le savoure en se rasant la barbe, comme s'il commençait une nouvelle journée. Son visage, dans la cinquantaine, lui fait des grimaces dans le miroir, mais il ne s'en offusque pas le moins du monde. Il se rafraîchit avec deux jets de déodorant avant d'endosser son col roulé et son chic veston. Jacob est un inspecteur particulièrement élégant. Sa garde-robe est fort imposante, même s'il sait que l'habit ne fait pas le moine.

Avant de partir, il glisse sa main sur le dos soyeux de son persan bleu crème (qui à vrai dire est gris) et lance un petit bonsoir à son pinson. Jacob enfile son paletot et prend la direction du musée.

Dehors, il fait -20° C. Rien d'étonnant, on est en février. C'est un froid humide qui vous traverse le corps comme une épée. Un froid à enrhummer pour de bon tous les moteurs d'automobile, sauf celui de Jacob qui, au premier tour de clé, ronronne sans rouspéter. Au bureau, tout le monde envie la voiture de mon-

sieur Jacob. Une merveille qui démarre sans être branchée.

Pour une fois qu'on l'envie, Jacob, le cachotier, ne révélera à personne que son auto dort dans un garage.



Une fois arrivé au musée, Jacob demande le directeur. Il s'attend à voir un vieil homme ridé et rabougri avec des lunettes en fonds de bouteille. Mais il s'est trompé dans son pronostic. Une femme apparaît devant lui. Grande, gracieuse, châtaine, au bord de la quarantaine, elle lui tend la main. Elle est tirée à quatre épingles : un tailleur bleu azur d'une coupe à la dernière mode, une blouse blanche avec un peu de dentelle, ce qui lui donne un air romantique du siècle dernier, et une broche avec des pierres, sûrement précieuses, orne son corsage. Elle dégage beaucoup de charme et de chaleur. Secrètement, Jacob espère que l'enquête traînera en longueur.

Jacob baise la main qui lui est offerte. Il songe en rougissant que ce comportement est démodé et qu'en plus il trahit son âge en révélant son crâne qui commence à se dégarnir.

— Je me présente, dit-il, inspecteur Jacob.

— Évelyne Dussault, directrice du musée.

Et pour meubler le silence, elle ajoute :

— Est-ce la première fois que vous venez au musée, inspecteur ?

— Oui, fait Jacob, gêné.

— Ne soyez pas honteux, monsieur Jacob, beaucoup de Montréalais, la majorité oserais-je dire, n'ont jamais mis les pieds au musée. Et pourtant nous déployons énormément d'efforts pour populariser ce lieu de culture, pour le rendre plus accessible et vivant.

— Dites-moi, ça fait longtemps que vous êtes directrice du musée ?

— Depuis trois ans et demi déjà.

— Et vous aimez ce travail ?

— Passionnément !

— Et ça consiste en quoi au juste ? balbutie Jacob.

— Ma tâche consiste à diriger les diverses activités du personnel en vue de la mise en valeur de la collection permanente et la tenue d'expositions d'œuvres anciennes ou contemporaines, par exemple des peintures, des sculptures, du mobilier, de l'orfèvrerie. Je rédige aussi, à l'occasion, des articles destinés aux publications scientifiques et culturelles. Avec mon équipe de collaborateurs, dont le conservateur en chef et les conservateurs du musée, nous organisons des expositions. Nous tentons de plus en plus de sensibiliser les élèves du primaire et du secondaire à l'art et à l'habitude de fréquenter les musées. Mais ce métier, vous

savez, comporte une foule d'imprévus... dont celui de répondre aux questions d'un inspecteur au beau milieu de la nuit.

Jacob se sent un peu vexé, mais madame Dussault esquisse un large sourire pour habiller la plaisanterie.

— Pour en revenir au vol proprement dit, reprend Jacob, avez-vous des présomptions, des indices qui permettraient de croire que...

— Non, absolument pas, avoue la directrice d'un ton énergique.

— Eh bien, vous me voyez contrarié, j'aurais aimé...

— Vous pouvez évidemment interroger tout le personnel de soir, peut-être que l'un des surveillants vous mettra sur une bonne piste. Je les ai rassemblés au pied de l'escalier central.

— Très juste ! J'y vais de ce pas pour ne pas les faire attendre inutilement, après tout, ils ont terminé leur journée de travail, eux.

— Bonne chance ! souffle madame Dussault.

Enfin, le mot que j'attendais, murmure Jacob.

— Je compte sur vous pour que vous me rapportiez cette toile intacte. Je vous en serai éternellement reconnaissante, ajoute-t-elle d'un ton très calme.

Sur ce, l'inspecteur Jacob, sûr de lui, bombant imperceptiblement la poitrine, part questionner le personnel.

L'interrogatoire est assez bref, merci ! Il ne fallait pas s'attendre à de grandes révélations. C'est souvent le même scénario qui se produit.

— Je n'ai rien vu, absolument rien ! J'étais au deuxième niveau dans la salle 3.

— J'inspectais l'auditorium, mais je n'ai rien entendu.

— Je jouais aux cartes avec Paul en prenant mon dessert.

— J'étais aux toilettes et, pour dire vrai, je n'ai vraiment rien remarqué d'inhabituel.

Jacob aurait continué à rêver sur son divan japonais qu'il en aurait su tout autant. S'est-on passé le mot pour respecter la consigne du silence ? pense-t-il en souriant de son calembour.

Finalement, un gardien s'approche timidement de Jacob et lui confie sans être vu :

— J'ai cru apercevoir quatre ou cinq ombres qui s'enfuyaient à toutes jambes dans l'escalier central qui mène à la sortie.

— C'est maigre comme indice, mais je vous en remercie, dit Jacob avec un sourire.

Puis le gardien ajoute :

— Quatre ou cinq personnes, c'est beaucoup pour une seule toile, vous ne trouvez pas ?



L'enquête de l'inspecteur Jacob avance à pas de tortue. Demain matin, son chef suprême l'engueulera comme du poisson pourri. Il en parierait bien sa chemise si, ce soir-là, il ne portait pas un col roulé beige.

Pour mener à bien sa période de réflexion, Jacob décide d'arpenter le lieu du délit, afin d'y trouver un indice intéressant. Il fait toujours les cent pas, lorsque Évelyne Dussault monte le grand escalier central en compagnie de trois hommes. À les voir, l'inspecteur Jacob mettrait sa main au feu qu'ils sont journalistes.

Après les questions des journalistes, qui veulent toujours en savoir plus que la police, Jacob continue d'arpenter les salles. Il y a des traces de lutte, mais bizarrement, cela semble être du travail de professionnel. Un cordon de foule a été renversé.

Soudain, par terre, un vieux stylo Bic bleu tout mâchouillé à son extrémité. Minutieusement, l'inspecteur le ramasse et le glisse dans la poche de son veston en ayant soin de l'envelopper avec son mouchoir pour conserver les empreintes intactes, s'il y en a.

Jacob pousse un grognement qui ressemble à un bâillement. Il décide d'aller retrouver son lit pour mettre un peu d'ordre dans ses idées, dans une position horizontale qu'il ne déteste pas du tout.

Musée des beaux-arts de Montréal

Un Lemieux volé !

Stéphane Baillargeon

Le Musée des beaux-arts de Montréal a été l'objet d'une visite inhabituelle hier soir. En effet, des malfaiteurs se sont apparemment introduits sans effraction, un peu avant l'heure de la fermeture, pour s'emparer d'une toile d'une grande valeur signée par le célèbre peintre québécois Jean Paul Lemieux. La toile qui a pour titre : *Le visiteur du soir* fait depuis toujours l'admiration des connaisseurs. Cette peinture, évaluée à plusieurs dizaines de milliers de dollars, demeure pour l'instant introuvable.

La police a ouvert une enquête et affirme être sur une bonne piste. On espère des résultats concrets d'ici quelques jours. Pour sa part, la directrice



du musée, M^{me} Évelyne Dussault, s'est dite étonnée de ce vol et espère que la toile sera retrouvée intacte. Cette toile, a-t-elle ajouté, n'est pas l'œuvre maîtresse de Lemieux si l'on pense à *La procession de la Fête Dieu* ou à *Remembered*, mais il n'en demeure pas moins qu'elle représente un jalon important de l'évolution du peintre.

Il va sans dire que le musée est fermé aujourd'hui afin de laisser aux autorités le soin de poursuivre leur enquête.

DANS DE BEAUX DRAPS

Les deux adolescents se regardent, découragés. Ils ne comprennent plus rien... ou plutôt, ils comprennent trop bien qu'ils sont l'objet d'un coup fourré.

Le journal ne mentionne nulle part le billet qu'ils ont laissé pour signifier que ce n'était qu'un emprunt.

— Nous voilà dans de beaux draps ! lance Vincent.

— Pour être franc, la situation n'est pas rose, ajoute Charles.

— La police est à nos trousses.

— C'est certain, mais on peut espérer sans doute un sursis jusqu'à samedi soir... avec beaucoup de chance. On présentera notre prise au bal et, ensuite, nous la remettrons aussitôt aux autorités policières avec toutes nos excuses. Voilà, théoriquement, ça pourrait toujours fonctionner, bien que je me voie mal avec mon sourire niais remettre le Lemieux... Quoiqu'on

pourrait toujours aller le remettre en douce à sa place, mais les chances de réussir une seconde fois sont faibles.

— En plus de la police à nos fesses, il ne faut pas oublier que les truands nous poursuivront aussi.

— Nous sommes vraiment coincés dans un étai. Un vrai cul-de-sac, toute cette histoire, dit Charles.

— Mais pourquoi veulent-ils précisément cette toile ? questionne Vincent. Pourquoi ? Je n'y comprends strictement rien, ajoute-t-il en regardant fixement *Le visiteur* dans l'espoir de trouver une réponse.

— Chose certaine, il faut être sur nos gardes et ne rien dire à personne de toute cette aventure, sinon nous sommes cuits, déclare Charles.

— Je me demande ce qui nous tombera sur la tête demain. Pour l'instant, nous avons le gros bout du bâton, mais demain ?

— Cachons la toile tout de suite en lieu sûr et croisons-nous les doigts jusqu'à samedi, conclut Charles.

— J'espère que l'on n'a pas été suivis jusqu'ici, souffle Vincent, tout bas.

— Je l'espère aussi, dit Charles pour l'encourager, mais je ne mettrais pas ma main au feu.

Les deux adolescents se dévisagent sans rien dire.

UNE JOURNÉE CHARGÉE

Jacob a passé toute la journée comme une queue de veau : visite au musée, tournée des brocanteurs et des principaux receleurs d'œuvres d'art qu'il connaît, coups de téléphone à gauche et à droite. Une journée fort chargée, mais dont les résultats sont presque nuls. C'est une enquête qui commence mal. Il est physiquement épuisé et pas du tout fâché de relaxer un peu en arrivant chez lui.

— Mais comment démêler tout ça ?

L'inspecteur aux belles manières, les deux coudes plantés sur la table, avale son sixième café de la journée. Il en prend trop, il le sait, mais il adore le café.

Il rêve les yeux ouverts et en cinémascope. Son film s'attarde sur la jolie directrice pour qui il a déjà un faible évident.

« Bien sûr, à mon âge, je ne peux m'attendre à ce que les femmes me tombent dans les bras toutes seules. Le charme se fane un peu avec les ans. »

Jacob boit son café à lentes gorgées.

« Elle est intelligente, charmante et jolie... Mais ne nous emballons pas. Ce flirt doit rester discret et ne pas aller plus loin. »

Il repense au vol du musée. Un travail comme le sien ne se termine pas à cinq heures pile.

Malgré son air débonnaire, Jacob est un être méticuleux et perfectionniste qui aime beaucoup son métier. Il lui arrive même de se réveiller la nuit pour noter une idée, un fait. Son métier d'inspecteur lui a apporté quelques désillusions, ce qui est naturel, mais son goût du risque et du mystère est servi à souhait, c'est ce qui est important.

Devant sa tasse vide, il pense à sa femme, sans raison précise. À sa femme qui n'est plus avec lui.

— Cela arrive dans les meilleures familles, avaient dit ses amis.

— Une de perdue, dix de retrouvées, lançait-on de toutes parts en blaguant.

Comme s'il fallait rire de ce départ subit, inattendu. Une chicane de ménage, un vendredi. Une énorme tempête de mots. Des visages qui se durcissent de haine. Le verre d'eau

qui déborde. Des portes qui claquent. Des sottises. Des gestes que l'on a de la difficulté à oublier. Les larmes et les cris par-dessus tout ça. Un ouragan chez un couple, un vendredi soir. La plaie a pris le temps qu'il fallait pour se cicatriser. Une femme qui part sans trop d'explications parce que ce serait trop compliqué. Partir sans se retourner. En n'emportant rien. Rien que son cœur blessé. L'amour avait foutu le camp. La faute à qui ? Un peu des deux forcément. Tout n'est pas noir d'un seul côté.

— Elle reviendra, disait son père.

Elle n'est jamais revenue.

Personne ne l'a plus revue.

La solitude, au début, avait fait des ravages sur le visage de Jacob. Jamais il n'oublierait cette scène. Ce déchirement. Était-ce vraiment pour ça qu'il n'osait plus entretenir une liaison sérieuse avec une femme ? Par désespoir ? Non. Jacob aimait trop la vie pour ça. Il fallait à tout prix que la vie l'emporte sur le désespoir. La vie doit toujours triompher surtout quand ça va mal...

Un matin, l'amour lui avait fait un léger sourire par le regard d'une secrétaire du Palais de justice. Elle était douce et gentille. Réservée et discrète. Le sourire toujours collé aux lèvres. Ce n'était pas, comme on dit, une beauté. Au fond, la beauté est éphémère. Et à force de la voir, on ne la voit plus ; c'est à peine croyable.

Finalement, ils s'étaient fréquentés quelques années, sans jamais se décider à vivre ensemble. La peur s'était-elle définitivement installée chez lui ? La peur d'être de nouveau abandonné ? Après tout, une expérience malheureuse ne voulait pas dire... il ne savait pas. Il ne savait plus... Ils se revoient de temps à autre. Ils vont au cinéma et au théâtre, comme de bons amis, sans plus.

Jacob est encore seul aujourd'hui. Il commence à apprivoiser et même à aimer cette solitude qui l'habite depuis près de huit ans.

Oh ! mais, l'inspecteur Jacob a trouvé de petits trucs pour tromper l'ennui et la solitude. La lecture d'abord. L'évasion à bon marché. Il a lu tous les romans d'Agatha Christie, ceux de Conan Doyle, de Simenon, de Chandler, de Boileau et Narcejac et aussi ceux de Demouzon.

Que d'enquêtes il aurait aimé mener !

Puis, un jour, une vieille tante lui avait fait cadeau d'un chat persan bleu crème qui adore la crème glacée au chocolat et les fraises. Un drôle de chat. Un chat magnifique, intelligent, doux et indépendant comme pas un. Un chat qui ronronne quand on lui murmure son nom. Et des plantes. Des plantes vertes. Des cactus, des philodendrons, des amarantes. Des plantes partout, des cactus immenses ici, des fougères là ; sa maison est une véritable serre.

Il en prend soin et il leur parle. En fait, il trouve cela un peu ridicule, mais il avait lu quelque part que cela favorisait leur croissance. Il ne l'avait pas vérifié scientifiquement, mais cela lui fait plaisir de penser qu'il contribue à leur bien-être.

On est bien chez Jacob. C'est calme. Un oiseau chante. C'est beau. Il y a une douce chaleur, c'est confortable.

L'inspecteur Jacob n'a rien d'un Columbo, sauf sa ténacité. C'est un homme bien ordinaire aux capacités intellectuelles et physiques moyennes. Il fait partie, comme disent les éditorialistes, de la majorité silencieuse.

L'air absent, Jacob, assis devant le téléviseur, écoute Céline Galipeau donnant les nouvelles de la journée. Le monde est secoué de toutes parts : guerres, cataclysmes, meurtres, vols, viols, rapt d'enfants, mais, assez curieusement, Jacob ressent une grande paix intérieure. Les nouvelles passent sur lui comme la pluie sur le dos d'un canard.

Enfin, Jacob profite d'une pause publicitaire pour aller chercher des cigarettes dans la poche de son paletot. En prenant son paquet, un papier soigneusement plié s'accroche à ses doigts. La facture du nettoyeur enfin retrouvée ! s' imagine-t-il. Bizarre, ce n'est pas une facture. C'est un message anonyme ! Jacob s'empresse de le lire.

**Si vous aimez
l'art et que
vous Jouez au
billard , rendez-
vous Chez LOLO
Jeudi 16H**

L'auteur a beaucoup de temps à perdre. Il s'est vraiment donné du mal, puisque toutes les lettres ont été découpées dans un journal et collées une à une sur un papier quelconque.

L'inspecteur Jacob relit à plusieurs reprises le message. Y cherche-t-il un indice ? Il le plie délicatement et le met dans son portefeuille. Cette invitation classique le rend tout de même perplexe. Dans sa longue carrière, il en avait reçu quatre ou cinq, peut-être davantage, et cela s'était toujours avéré profitable.

LE VISITEUR DU SOIR

Puis, Jacob met son manteau et sort prendre l'air, histoire de faire le point.



À minuit, Jacob ne dort pas. Il fait encore les cent pas dans sa tête.

BANDE D'INCAPABLES !

Le vicomte se sert un verre de cognac sans demander à ses deux invités spéciaux, qui n'ont absolument rien en commun avec les gens du monde qu'il côtoie habituellement, s'ils en veulent. Le vicomte Dextrase, quatorzième du nom, a 54 ans. Il ne les paraît pas. À première vue, on lui en donne facilement 60 et, sans son toupet, 66. Mais il est bien portant. Il a, comme disent les forgerons, une santé de fer.

Le vicomte s'assoit dans son fauteuil, derrière son bureau présidentiel en chêne véritable. Il pose un regard dictatorial sur chacun de ses hommes, à tour de rôle. Avec un air de mépris, il s'écrie :

— ET ALORS, BANDE D'INCAPABLES, ON SE FAIT STUPIDEMENT AVOIR PAR DEUX ADOLESCENTS QUI N'ONT MÊME PAS LE NOMBRIL SEC ! QU'AVEZ-VOUS À AJOUTER ?

Le plus grand des deux, Jim, un Australien au regard doux et intelligent, ose avancer une sorte de réponse pour calmer le jeu :

— Monsieur le vicomte, nous ne nous attendions nullement à nous faire devancer par ces deux jeunes freluquets, dit-il en prenant son langage du dimanche. Lorsque nous sommes arrivés, ils étaient déjà en possession de la toile. Ils sortaient de la salle où les Lemieux étaient exposés. On ne pouvait faire mieux en pareille circonstance, je vous jure !

Jim ment par prudence, car la colère du vieux vicomte peut être aveugle et impitoyable.

Pour sa part, McLaud, une cervelle d'oiseau dans un corps d'ours, hoche la tête pour approuver son complice.

— J'en ai rien à foutre de vos histoires, les gars ! Il me faut cette toile et vite. Vendredi au plus tard, vous m'avez compris ? Je ne suis pas seul dans cette galère et cette toile est de la plus haute importance. Au salaire que je vous paye, 5 000 \$, vous pourriez vous grouiller les méninges plus rapidement.

McLaud, aux mains d'acier et aux oreilles en chou-fleur – il a déjà fait de la boxe à titre d'amateur – hoche de nouveau la tête. Il craint la puissance du vicomte, cela se voit dans ses yeux, mais il n'hésiterait pas une seule seconde à mordre la main de son maître si l'occasion se présentait.

L'Australien prend de nouveau la parole.

— Nous avons posé un geste intéressant, patron. J'ai mis une lettre anonyme dans la poche de l'inspecteur qui s'occupe de l'enquête, un dénommé Jacob, ai-je appris. J'ai mis celui-ci sur la piste des jeunes flos, ce qui ne manquera pas de les effrayer. Ils seront obligés de vider très vite leur sac. Mais surprise ! Il sera vide, car nous aurons passé à la caisse avant. Les deux jeunes se retrouveront devant le juge avec la mine basse. Ça leur apprendra à venir jouer dans les plates-bandes des grands.

— Excellent ! Excellent ! répète le vicomte Dextrase. Vous pouvez disposer maintenant. J'ai des invités qui m'attendent dans le grand salon. Allez et donnez-moi des nouvelles aussitôt qu'il y aura des développements. Mais n'oubliez jamais qu'il me faut *Le visiteur du soir* pour vendredi, sinon... sinon...

À dessein, le vicomte laisse planer sa phrase dans l'air. On peut voir dans ses yeux une lueur noire indéfinissable.

L'Australien et le boxeur quittent le manoir incognito. Monsieur le vicomte adore la discrétion. McLaud marche lentement, les mains dans les poches, sans véritablement penser à quelque chose en particulier. Au fait, peut-il penser ce McLaud ? Jim en doute, mais il sait que le boxeur peut frapper fort et qu'il vaut mieux le compter parmi ses amis.

Curieuse association que ces deux-là ! McLaud avait tiré Jim d'un fort mauvais pas, un jour, sur un bateau en haute mer. Une dette qui ne s'efface pas. Jim avait donc pris McLaud sous son aile. Au fond, c'était un brave type, même s'il fallait un peu s'en méfier.

Ce qui chicote l'Australien pour l'instant, c'est la raison pour laquelle le vicomte offre 5 000 \$ pour la toile, lui qui ne s'intéresse guère qu'à la peinture classique : Fragonard, Watteau, Goya, Rembrandt et Vélasquez. Quel est le réel mobile du vicomte ? Essaierait-il, une fois l'affaire terminée, de les faire taire définitivement ?

Durant la nuit qui s'annonce froide à souhait, un plan mijote dans la tête de l'Australien. Il mijote à feu très doux. Bientôt, il sera prêt à servir et la sauce sera piquante...

SOYEZ PRUDENT,
JACOB !

Le téléphone retentit dans toute la pièce comme un coup de canon. Il est 6 heures 25. Le soleil bâille encore. Chaudement emmitouflé dans la couverture des nuages, le soleil tarde à se lever. Aujourd'hui, il aurait envie de faire la grasse matinée et de se lever vers midi. Mais voilà que déjà les nuages s'effilochent peu à peu. La lune se retire et le soleil doit prendre sa place. C'est une autre journée qui commence pour la moitié du monde.

Le téléphone sonne toujours.

Dehors, les oiseaux ne chantent pas. Il fait trop froid. Ils se contentent de grelotter par groupes de deux sur les branches des arbres qui ressemblent à de vieux céleris desséchés.

Jacob rouspète. Il enfle ses pantoufles, passe une robe de chambre à rayures blanches et bleues et court répondre au téléphone. Le chat persan sur la commode fait semblant de

dormir. Il a l'air heureux, car il est certain que le téléphone ne sonne pas pour lui.

Jacob décroche :

— Et alors, l'enquête avance, mon vieux Jacob ?

— Eh oui ! ça avance, fait-il d'un geste de la main.

— Et ça avance comment ?

— Dans le bon sens, déclare Jacob en pouffant de rire (mais il reprend vite son sérieux, car l'heure n'est pas à la plaisanterie). Selon toute vraisemblance, j'ai rendez-vous avec le coupable jeudi soir dans une salle de billard.

— Super, siffle le patron.

— Eh ! oui, répond Jacob, fier de lui. L'enquête piétinait. Je ne savais pas par quel bout commencer enfin, vous savez ce que c'est lorsqu'il y a peu ou pas d'indices. Finalement, j'ai reçu une lettre anonyme. Je verrai donc de quoi il retourne au cours des prochaines heures. De plus, j'ai fait le nécessaire pour éviter que la toile ne sorte du Québec. La gare, le terminus d'autobus et l'aéroport de Montréal de même que celui de Saint-Hubert ainsi que les frontières sont sur un pied d'alerte.

Jacob est heureux d'en boucher un coin à son supérieur.

— Très bien, hum ! Je vois que vous faites du bon boulot. Maintenant, dites-moi, le dossier Georges Hébert a-t-il progressé ?

— Oh ! très peu, vous savez, surtout depuis l'affaire du musée. Mener deux enquêtes à la fois, ce n'est pas une sinécure.

— Je le sais bien, mais il faut, avec la crise du personnel et les budgets qui fondent comme du beurre au soleil, faire face à tout en même temps. Enfin, puisque vous le prenez ainsi, insistez davantage sur le vol du musée. Je vous enverrai du renfort pour l'affaire Hébert qui peut bien attendre encore quelques jours.

— D'accord, dit Jacob, satisfait de la tournure des événements.

— Soyez prudent à ce rendez-vous, Jacob !

À l'autre bout du fil, l'inspecteur esquisse un large sourire en entendant ces paroles réconfortantes.

— ... Oui, car avec le peu de personnel dont nous disposons ces temps-ci, il ne faudrait pas qu'il vous arrive malheur, poursuit le grand bonze de la police.

Jacob accepte de bon cœur la dernière remarque d'un goût douteux et il raccroche. Certains jours, il préférerait être livreur de pizzas, juste pour changer de patron.

Confortablement installé sur son grand lit d'eau, le grand patron compose un autre numéro de téléphone. Celui de l'inspecteur Martin. Le patron aime les nouvelles fraîches et ne déteste pas réveiller, à l'occasion, ses fidèles employés.

S'IL BOUGE, N'HÉSITE PAS À LE FRAPPER

L’règne une forte odeur de frites, de moutarde, de vinaigre et de poulet à la cafétéria de l’école François-Perreault. Et, au-dessus de tout ça, une épaisse fumée grisâtre. La chaleur est suffocante.

La cafétéria est bondée comme le métro à l’heure de pointe. Mais personne ne se plaint de cette situation inacceptable devenue coutumière. On s’habitue à tout, même au pire. Hélas !

La radio scolaire, complice des conversations secrètes, fait jouer une vieille chanson d’Harmonium.

Assis au fond de la salle, Charles et Vincent mangent et marmonnent la bouche pleine. (Ce n’est pas poli, dit-on, mais ça se fait couramment et personne, à la cafétéria, ne s’en formalise.)

— Je me sens suivi depuis hier, confie Charles d’un ton inquiet.

— Par une fille ?

— Si c'était ça, je ne te le dirais pas ! Mais je...

— Ton imagination fertile prend encore le mors aux dents, dit Vincent.

— On voit bien que ce n'est pas toi qui es suivi.

— Qui est-ce à ton avis : police ou truands ? relance Vincent avec sérieux.

— Je ne sais pas. Que ce soit l'un ou l'autre, un fait demeure : c'est très désagréable de se sentir suivi. J'ai l'impression de me faire voler ma liberté.

— Si ce sont les truands, ils ne mettront pas de gants blancs pour reprendre la toile. Je ne sais pas pourquoi ils y tiennent autant. Par contre, si c'est la police, on peut dire que l'enquête progresse à pas de géant. L'important, c'est d'être sur nos gardes. Il faut rester en possession de la toile jusqu'à samedi. C'est un objectif qu'il nous faut atteindre. Quand j'y pense, on aurait pu attendre quelques jours de plus avant de faire cet « emprunt ». Mais on était si impatients...

Charles avale une bouchée de poulet et reste songeur.

Pour chasser les inquiétudes qui les envahissent, Vincent change de sujet.

— Et alors, tu as pu terminer tes problèmes de maths du dernier cours ?

— Non, j'en ai seulement fait deux sur trois. Par contre, j'ai terminé mon travail en histoire. Douze pages, et à l'ordinateur, s'il vous plaît, sur la guerre de Cent Ans. Tu parles d'un sujet d'actualité !

— Douze pages... à l'ordi, siffle Vincent.

— Eh oui ! c'est ma sœur Mireille qui me les a tapées. Elle a besoin de pratiquer, la pauvre. C'est une offre qui ne se refuse pas...

— Sale profiteur !

— Mais c'est elle qui me l'a proposé... espèce d'envieux ! Et puis, ça lui sert pour son cours optionnel de traitement de texte 432. De toute façon, je l'aide souvent en géo, alors nous sommes quittes.

La sonnerie se fait entendre. Elle n'a pas un son agréable, mais c'est terriblement efficace. Plusieurs étudiants quittent rapidement la cafétéria pour se rendre à leur cours.

Vincent a une période d'éducation physique, mais il prétexte une vilaine douleur au genou pour aller à la bibliothèque et commencer son travail en histoire.

Charles se rend à son cours de français. On y étudie *Agaguk* d'Yves Thériault pendant les quatre prochaines semaines.

Il grimpe les escaliers trois à trois pour ne pas être en retard. Son prof est très strict là-dessus. Même durant le carnaval, pas de relâchement.

Entre ses cours de français et de chimie, Charles jase de la pluie et du beau temps avec Julie, une grande fille mince aux cheveux courts. Championne au basketball, Julie joue dans l'équipe de l'école. Charles aime bien son allure sportive et, tout compte fait, son allure tout court. Il n'est pas non plus indifférent à ses yeux noisette pétillants. En un mot comme en cent, Julie lui plaît beaucoup et il espère que c'est... réciproque.

Debout, comme deux chandelles dans un corridor bien étroit, les deux tourtereaux se regardent sans se parler. Le silence devient quasi intenable. Ils ont tant de choses à se raconter qu'ils ne savent pas par quel bout commencer.

Ils se connaissent depuis peu de temps. Les sujets de conversation font à peine leurs nids que, déjà, pour la dixième fois de la journée, le son de la cloche se fait entendre. On se croirait dans une arène de boxe. Entre deux sons de cloche, les profs essaient de mettre K.-O. les élèves par leurs examens ou leurs travaux. Les élèves leur donnent la monnaie de leur pièce par un chahut terrible. Et c'est un match nul à chaque jour.

Le son de la cloche les sépare encore. Charles lui sourit et Julie s'éloigne au bout du corridor.

En la regardant disparaître, Charles rêve à un de ces quatre jeudis où il l'invitera à venir

voir un film au ciné-club de l'école ou... à la danse de samedi prochain. On est mercredi et il est encore seul. Tiens ! Il ira la voir jouer au basket ce soir contre le Mont-Saint-Louis.

Il l'applaudira, il ne verra qu'elle. Sa grande rapidité et ses longues jambes fines. Ensuite, ils iront manger un hamburger chez McDo, sur la 11^e Avenue. Puis, après avoir mûri sa phrase durant deux heures, il l'invitera à l'accompagner samedi à la danse du Carnaval. Elle acceptera. Il sera aux oiseaux. Et cette nuit, il rêvera d'elle.

En somme, une demande facile à faire. Vincent, par exemple, l'aurait invitée en criant ciseau et sans rougir. Mais voilà, Charles n'est pas Vincent. Charles est un grand timide. Il est en progrès, mais il reste un bon bout de chemin à faire.

« Et si je demandais à Vincent de l'inviter à ma place... songe Charles. C'est délicat. Après tout, Vincent ne sera pas toujours là pour m'aider ou me tirer d'un mauvais pas ; il me faudra bien un jour affronter la tempête seul et puis ce n'est quand même pas si difficile, se dit-il pour se convaincre. Ce serait complètement ridicule que Vincent... »

Les cours se terminent comme ils ont commencé, c'est-à-dire au son de la cloche. Charles rentre seul chez lui, car Vincent a une réunion du comité de décoration pour la fête

de samedi prochain. Vincent ne se porte jamais volontaire pour ce genre de comité, mais aujourd'hui il a une bonne raison d'en faire partie... et cette raison s'appelle Jennifer.



Charles sort de l'école. Il fait encore assez clair. Les journées s'allongent et s'étirent vers le printemps. Doucement, tout doucement, le soleil croque à belles dents la neige blanche. Le soleil a de plus en plus d'appétit, c'est bon signe.

Au lieu de prendre l'autobus, Charles décide de rentrer à pied. Il respire à pleins poumons l'air presque pur de la ville. Il marche lentement et ses muscles se détendent. Il réfléchit à sa grande demande. Il pense à Julie et à samedi. Au *Visiteur du soir* qui change un peu sa vie, sa routine d'étudiant. Le vent frais lui caresse le visage. Charles se sent bien.

La circulation se fait de plus en plus dense et les automobilistes plus agressifs. Quel contraste avec l'état d'âme de Charles !

Tout à coup, une voiture familiale verte s'immobilise près de lui. Le passager baisse sa vitre :

— *Excuse me Sir, could you tell me the way to Jacques-Cartier Bridge, please ?*

La route à suivre pour emprunter le pont Jacques-Cartier, c'est bien simple, mais l'expli-

quer en anglais, c'est une autre paire de manches.

— *Euh !... well, you take, euh ! Papineau Street and then, euh !... you...*

Charles parle anglais comme une vache espagnole. Il n'a pas le temps de terminer sa phrase que, soudain, une voix derrière lui ordonne sèchement :

— Attention, un seul cri et ton compte est bon. Allez, monte à l'arrière !

L'homme ouvre la portière et le pousse violemment à l'intérieur. Charles est médusé. Il comprend la gravité de la situation. Il garde le silence (comme s'il ne devait parler qu'en présence de son avocat) et dévisage à tour de rôle ses deux ravisseurs.

Le conducteur ordonne de nouveau :

— Fais-le étendre sur la banquette et mets-lui la couverture sur la tête. S'il bouge, n'hésite pas à le frapper pour qu'il se tienne tranquille.

La tension de Charles augmente. Il a chaud. Son visage s'enflamme. Il transpire. Cet enlèvement n'est pas une mascarade ni du cinéma. On joue gros jeu. La voiture démarre en trombe.

Charles, sous la couverture, espère une crevaillon, une contravention ou une panne. N'importe quoi ! ou tout ça à la fois... Il aurait tout donné pour être ailleurs. Mais voilà, il est pris comme une souris dans une souricière... sans fromage.

POUR LA MEILLEURE
PIZZA EN VILLE, C'EST...

L'automobile file à vive allure. Charles a maintenant les mains liées. Les bandits gardent le silence jusqu'à destination. On ne semble pas avoir quitté la ville, puisque Charles descend de la familiale, les yeux bandés, moins d'une demi-heure selon lui après y être monté.

L'un des ravisseurs lui retire son bandeau : il n'est plus nécessaire. Charles se retrouve dans un vieil entrepôt plein de poussière : des boîtes, encore des boîtes, de vieux outils rouillés et du bois moisi. L'endroit est à l'envers (!). Tout est sale, c'est humide, mal éclairé, presque désaffecté.

Près de la porte, il y a un chien étendu, plutôt âgé. Il est surtout noir, mais il affiche çà et là quelques touffes de poils blonds, blancs et bruns. Il n'a pas l'air féroce. À l'arrivée des ravisseurs, le chien pose ses deux énormes pat-

tes sur le torse de McLaud en guise de bienvenue.

— Tranquille, Rex, couché !

Comme la plupart des bergers allemands, Rex n'a plus grand-chose d'allemand et il n'a pas vu un seul mouton de sa vie.

Au moment où Charles s'en doute le moins, le plus grand des truands l'empoigne avec force et le conduit, sans autre forme de procès, dans un sordide placard qui ne mesure pas plus d'un mètre sur deux. Brutalement projeté dans cette case noire, Charles crie de toutes ses forces :

— SORTEZ-MOI DE LÀ ! SORTEZ-MOI DE LÀ ! BANDITS !

— Du calme, le jeune ! Tu sortiras lorsque tu voudras bien nous dire où tu as caché la toile.

Charles s'emmure dans son secret. Jusqu'à quand pourra-t-il tenir le coup ?

— Nous avons tout notre temps, dit McLaud en riant très fort, nous sommes payés à l'heure.

Le placard est exigü. Il est difficile de trouver une position confortable, car il a toujours les mains attachées derrière le dos. Il réfléchit et cherche une solution acceptable.

Moins d'une heure plus tard, Charles rompt le silence.

— Et si je vous dis où elle est, crie Charles, vous me laisserez la vie sauve ?

— Promis, répond Jim, en croyant vraiment ce qu'il dit.

McLaud sourcille un brin.

Charles est d'un naturel méfiant, mais comme il n'a pas le gros bout du bâton, il risque :

— Bon, c'est d'accord. Pour me prouver votre bonne volonté, sortez-moi tout de suite de ce placard.

McLaud ouvre le cadenas et laisse sortir l'adolescent.

— Ce n'est pas tout, fait Charles, je parle mieux les mains libres.

— Décidément, reprend McLaud, il a vu tous les films de James Bond, ce jeune flo !

McLaud interroge Jim du regard. Ce dernier semble d'accord. L'ancien boxeur dénoue les liens de Charles tandis que Jim le surveille avec attention.

Le berger allemand s'est recouché près de la porte. Dans son sommeil, il sursaute : sans doute rêve-t-il de proies faciles.

McLaud pousse Charles délicatement, il va sans dire, dans un petit bureau près du placard. Charles tente de voir le numéro de téléphone. L'Australien remarque aussitôt la manœuvre et cloue l'adolescent sur la première chaise. McLaud lui barre la route en se plantant droit devant l'entrée de la porte.

— Alors cette toile ? lance McLaud sur un ton qui n'a rien d'amical.

— Elle est chez Vincent.

— Eh bien, tu déballes vite ta marchandise, toi ! J'aurais cru que tu étais plus coriace. Franchement, la génération d'aujourd'hui, c'est pas fait fort !

— Ça servirait à quoi et à qui de jouer les héros et de moisir dans un placard durant trois jours ou même davantage, hein ? Pour un peintre que je ne connais même pas ? Pour une poignée de dollars ? Pour une gloire bien éphémère ? On aura oublié mon nom en moins de deux jours, même s'il fait la manchette des grands quotidiens : « *Un adolescent a été retrouvé sans vie dans un hangar...* » Ça servirait à quoi ? À qui ? Non, franchement, j'aime trop la vie pour la perdre si tôt. C'est vous autres qui avez vu trop de films. Pour l'instant, je vous cède la toile, mais je vous rattraperai bien au tournant, d'ici un jour ou deux... ce qui est parfaitement probable... à moins que la police ne soit plus rapide que nous.

— Tu peux toujours parler, mon petit gars.

— Nous, ce qu'on veut, c'est la toile, et nous sommes prêts à tout pour la récupérer, poursuit Jim.

— La toile vaut donc beaucoup d'argent ?

— Pour nous, oui. Elle vaut son pesant d'or.

— Elle doit bien représenter autre chose, fait Charles, car il y avait d'autres toiles au musée. Pourquoi celle-là et pas une autre ?

— C'est une histoire de microfilm pour les grandes personnes, lance McLaud imprudemment. Et les microfilms, par les temps qui courent, valent plus que les longs métrages, ajoute-t-il en souriant, fier de sa petite farce.

Jim regarde son compagnon durement. À son avis, il a trop parlé. Il faut toujours se méfier, même d'un plus petit que soi. Après tout, ils n'ont pas encore la toile entre les mains.

— Tu parles trop, McLaud. Ferme-la ! sermonne Jim.

McLaud le regarde à son tour et lui fait comprendre que c'est lui qui parle trop et qu'il aurait eu, lui, l'intelligence de taire son nom.

Charles esquisse un demi-sourire. Il vient d'en apprendre beaucoup. Il connaît leur cachette, leurs visages, leur mobile et un nom... Décidément, Charles en sait beaucoup. Trop sans doute. Il ne peut faire confiance très longtemps à des truands qui ne reculeraient devant rien pour le faire taire si l'envie leur en prenait. Mais il faut admettre qu'ils ont été corrects avec lui jusqu'ici. Les yeux grands ouverts, Charles examine l'entrepôt pour en connaître les moindres recoins.

Jim compose pour Charles le numéro de téléphone de Vincent. Charles souhaite vive-

ment que son ami soit revenu de sa réunion du comité de décoration.

Pas de réponse. Charles n'aime pas ce genre de silence désagréable. Vincent a sûrement fermé son cellulaire.

— Peut-être avez-vous mal composé ? dit Charles. Essayez de nouveau, suggère-t-il timidement.

Rien à faire. Vincent n'est pas chez lui non plus. Sans doute sa mère travaille-t-elle ce soir. Elle a récemment déniché un emploi de vendeuse à temps partiel dans un magasin du centre-ville.

— Peut-être est-il à la salle de billard ? lance Jim.

Cette phrase fait sursauter Charles. Il avait été suivi par eux au cours des derniers jours. Il en est maintenant certain.

— Je ne connais pas le numéro, dit Charles avec innocence.

— Cherche-le, vocifère McLaud en lui lançant l'annuaire téléphonique.

Quelques secondes plus tard, monsieur Michaud répond d'une voix morne et banale, celle qu'il traîne avec lui tous les jours :

— Salle de billard Lolo.

— Vincent, s'il vous plaît.

— Un instant, dit-il en déposant brutalement le récepteur sur le comptoir.

Cet instant paraît un siècle. Vincent se dirige tranquillement vers le téléphone en pensant au dernier coup à jouer. La 8 au coin, par la bande.

— Oui, dit Vincent d'un ton contrarié.

— Ton petit copain Charles est entre nos mains. Si tu ne veux pas qu'il lui arrive malheur, dépose sans te faire voir *Le visiteur du soir* dans l'abribus qui se trouve à l'intersection sud des rues Sherbrooke et Fullum à 20 heures 30 pile. Apporte la toile sans avertir la police ni qui que ce soit, sinon ton petit ami passera un sale quart d'heure. N'essaie pas d'être plus malin que nous, on t'a à l'œil. Dès que nous aurons la toile, nous relâcherons ton ami... Un de nos hommes est déjà sur place pour surveiller ton arrivée.

Vincent n'a pas le temps de demander si Charles va bien que l'interlocuteur a déjà raccroché.

Vincent est pâle. Il ne sait plus quoi penser. Ses mains sont soudainement moites. Au fond, il vaut sans doute mieux ne penser à rien et suivre les instructions.

À l'autre bout de la ville, McLaud fait son fanfaron. En reniflant bruyamment, il dépose sur le bureau un colt 45. Il joue à Al Capone en fa majeur. Son chandail gris est sale et McLaud n'est pas beau à voir. Son œil noir est menaçant. Jim ira chercher la toile, tandis que McLaud restera pour surveiller le gamin.

Le chien s'étire de tout son long. Quel fainéant ! pense Charles qui se sent à l'étroit dans sa chemise à carreaux. Charles parierait une caisse de docteur Ballard contre n'importe quoi que Rex n'a aucun lien de parenté avec Rintin-tin.



Jim vient de refermer la porte d'un coup sec. Rex regarde Charles avec une lueur d'attendrissement et vient se coucher à ses pieds.

— On dirait que tu lui plais, fait remarquer McLaud.

Charles se contente de caresser la tête du chien. Rex ferme les yeux et n'a pas l'air de détester les belles manières de Charles.

Les fesses appuyées sur le bureau, McLaud surveille l'adolescent et prend son travail au sérieux.

— J'ai faim ! s'écrie Charles. Et si on faisait venir une grosse pizza toute garnie avec du bacon ? J'ai un peu plus de vingt dollars en poche et c'est moi qui paye. J'ai terriblement faim. Je ne sais pas ce qui m'a pris, je n'ai pas encore soupé ce soir, confie Charles en soupirant.

— Très drôle, dit McLaud. Mais puisque c'est toi qui payes, ça ne se refuse pas.

— Téléphonez chez *Pinocchio*, c'est la meilleure pizza en ville et la livraison est très rapide.

McLaud prend le téléphone et compose le numéro donné par Charles. Le truand prend sa voix du dimanche pour passer sa commande. Au moment de donner son adresse, McLaud fronce les sourcils et raccroche le récepteur d'un geste violent, puis il se tourne vers Charles :

— Tu me prends vraiment pour un cré-tin ! Hein !

— Mais non, je voulais manger, c'est tout...

McLaud lui laisse le bénéfice du doute, mais il lui ordonne de ne pas bouger et de se taire. Le colt 45 regarde Charles droit dans les yeux. McLaud arpente la pièce comme un ours en cage.

Charles se mord les pouces en silence. Il vient de rater une belle occasion.

La dernière peut-être ?

L'INTERMINABLE ATTENTE

Vincent raccroche, il n'en croit pas ses oreilles. Un rêve vient de s'évanouir pour faire place au cauchemar. Charles séquestré par des truands depuis déjà deux ou trois heures, peut-être davantage. Vincent se dépêche d'aller chez lui pour prendre la toile et filer à l'endroit désigné. L'enjeu est démesuré. Une prise de carnaval ne représente rien à côté de la vie de Charles.

Durant le trajet en autobus, serrant la rançon de Charles précieusement, Vincent se culpabilise de toutes les façons. « C'est moi qui l'ai entraîné dans cette aventure. C'est moi qui ai ri de ses craintes qui s'avèrent fondées. C'est moi qui... » Mais cette mésaventure allait bientôt se terminer.

Presque au bout de sa course, l'autobus est pratiquement vide. Vincent descend. Son poulx bat très fort. Il marche d'un pas pressé. Il fait

soudainement très froid. Son manteau pourtant neuf et de bonne qualité n'arrive pas à le protéger du froid. Vincent regarde sans cesse autour de lui. Il se sent suivi, épié. Il regarde sa montre, ses pieds dans la neige, le ciel sans étoiles. Comme une mouche en été, son regard nerveux ne se fixe nulle part. Il arrive enfin à l'endroit convenu. Il dépose la toile dans l'abribus. Il espère vivement qu'une parole de truand est également une parole d'homme. Mais il sait aussi comment finissent toutes ces histoires de rançon. La télévision et les journaux fourmillent de ce genre d'aventures. Vincent chasse ses idées noires et préfère conserver bon espoir de retrouver Charles sain et sauf.

Vincent n'a pas envie d'être seul. Une fois sa mission accomplie, il retourne à la salle de billard. Il ne parle à personne. Il ne joue pas au billard. Il se sent un peu triste. Une espèce de nausée l'envahit. Il a du mal à respirer. Son cœur est coincé quelque part. Lentement, les yeux hagards, il boit un café au lait.

« Pourvu qu'il ne lui arrive rien de fâcheux, supplie-t-il intérieurement. Une aventure si simple au départ qui se complique drôlement. C'est l'histoire d'un grain de sable qui devient montagne. J'espère qu'on ne lui fera aucun mal... et si jamais il lui arrivait malheur ? Je crois que je ne me le pardonnerais jamais. Et

ses parents dans tout ça ? Sa sœur ? Ses amis ?
J'espère qu'il tiendra parole... »

Assis sur le bout d'un banc, Vincent contrôle mal sa nervosité. Chaque fois que la porte de la salle de billard s'ouvre, Vincent tressaille. Cette attente va-t-elle bientôt finir ? Ça devient insupportable. Il a rapporté la toile à l'endroit convenu depuis plus d'une heure maintenant.

Le supplice chinois prend fin. Charles pousse la porte et regarde Vincent droit dans les yeux. Il semble à la fois serein et songeur. Il s'avance vers Vincent la main tendue. Son ami la serre très fort et longtemps. Vincent sourit. Il est heureux. Charles aussi. Ils viennent de franchir une mauvaise passe et de s'en sortir indemnes. Ils se retrouvent enfin.

— Et puis..., dit Vincent qui ne sait vraiment pas quoi dire.

— Très bien, comme tu peux le voir.

— Mais encore... ?

— Après le coup de téléphone, il est allé chercher la toile pendant que son acolyte me surveillait, revolver au poing. Je n'en menais pas large, je te le dis, devant cette espèce de boxeur au chômage. Pour dire la vérité, j'avais la trouille, mais je cachais bien mon jeu. Sans braver, je restais dans les limites de l'acceptable. Finalement, il est revenu avec la toile. Ils étaient très fiers. Une grosse somme d'argent

est rattachée à cette toile. Il y a aussi une histoire compliquée de microfilm.

— Et puis...

— Ensuite, ils avaient l'intention d'aller porter la toile à leur patron. Ma libération a failli cependant tourner au vinaigre. McLaud, je sais son nom grâce à une bourde de l'autre, ne voulait pas laisser de traces derrière lui. L'autre a fini par le convaincre que son geste crapuleux aurait été idiot et que cela le conduirait sans doute à la prison à perpétuité. Le boxeur enragé a rangé son arme et ses mauvaises intentions en grognant. J'ai vraiment eu peur. Puis, ils m'ont rebandé les yeux et ils m'ont conduit jusqu'au coin de Villeray et de Christophe-Colomb. Ensuite, j'ai marché jusqu'ici, voilà.

— Tu as été chanceux qu'ils n'aient pas trahi leur parole.

— Oui, mais il ne faut jurer de rien, fait remarquer Charles. Toute cette affaire n'est pas terminée. Ils peuvent refaire surface d'un moment à l'autre pour régler notre sort et s'assurer de notre silence. Il faut être très vigilants. On ne sait jamais avec cette race de monde. Un accident... même deux sont vite arrivés. Si tu vois ce que je veux dire.

— Cette fois, ta prudence n'est pas exagérée.

— Il ne faut surtout pas oublier que je connais leurs visages, leur mobile et que j'ai

une vague idée de l'endroit où se situe l'entrepôt.

Les deux adolescents n'ont pas le cœur à jouer au billard. La nuit s'assombrit. La lune rit. Elle est blanche et parfaitement ronde. Vincent reste songeur. Charles pense à Julie. Il n'a pu, et pour cause, assister à la partie de basketball. Il se jure d'arriver très tôt à l'école demain et de l'attendre à la cafétéria. Il préparera bien sa phrase et il l'invitera à la danse de samedi. Elle acceptera.

Il en est certain... pourvu que quelqu'un d'autre n'ait pas eu la même idée avant lui.

**CETTE TOILE NE S'EST TOUT
DE MÊME PAS VOLATILISÉE !**

Lorsque Julie paraît dans l'entrebâillement de la porte de la cafétéria, Charles se retient de se précipiter vers elle. Il se contente plutôt de lui faire signe de la main. Elle comprend. Ils dégustent leur premier chocolat chaud de la journée. Ils bavardent. Une profonde amitié qui ressemble au premier amour s'installe tout doucement entre eux.

Charles la dévore des yeux. Julie frôle souvent sa main. Ils sont bien. Pourvu que la cloche ne sonne pas tout de suite.

— Nous avons gagné 78 à 46 hier soir. On a super bien joué.

— Je n'ai pu être là, dit-il tout bas.

— Ça ne fait rien, répond Julie, en baissant les yeux pour éviter son regard. Je comprends ça. Tu as eu un empêchement...

— Oui, c'est le moins qu'on puisse dire... Mais je veux que tu sois certaine que si je n'étais

pas là, c'est que je ne pouvais vraiment pas être là... J'ai eu un empêchement majeur... J'ai été retenu ailleurs. Pour l'instant, c'est tout ce que je peux te dire.

— C'est un secret ?

— Oui, c'est ça, c'est un secret.

— Je respecte ça, moi, les gars qui savent garder un secret.

Charles lui sourit puis soupire en pensant à la demande qu'il doit faire. C'est pourtant si simple et si compliqué à la fois. Inviter une fille à danser un samedi soir, ce n'est quand même pas la mer à boire. Charles rassemble ses forces pour vaincre sa timidité...

— Il y a la danse du Carnaval samedi, et... j'aimerais que tu m'accompagnes. Tu veux ?

Charles est étonné. Juste au moment où il s'apprêtait à lui demander la même chose, c'est elle qui le devance pour l'inviter. Il est surpris qu'elle ait eu la même idée que lui au même moment. Quelle belle coïncidence ! Charles accepte avec une joie mal dissimulée. Ils sont aux petits oiseaux. Quelle magnifique soirée en perspective ! Ils ne vivront que pour cette soirée-là.

Lorsqu'ils voient leur visage au fond de leur tasse, il est temps de monter à leur cours. Il lui passe le bras autour des épaules en montant l'escalier. Leurs corps frissonnent. Et la voix de Charles tremble légèrement.

— On se revoit à la pause.

— O.K. Salut ! À tantôt.

Charles retrouve Vincent au local de bio, tout heureux de lui apprendre la bonne nouvelle.

— Et c'est pour quand le faire-part ? ironise Vincent.

Charles préfère garder sa réplique pour un autre jour. Les chiens aboient, la caravane passe.



Pour Vincent, la journée ressemble à une autre. Pour Charles, elle est interminable. Certains profs semblent s'être passé le mot pour ignorer que les étudiants sont en période de carnaval. Ils distribuent allègrement travail par-dessus examen avec un sourire en coin.

Enfin, comme tous les après-midis, les deux adolescents se retrouvent à la salle de billard. On est jeudi et Charles rêve tout haut à samedi. Monsieur Michaud salue les habitués avec un large sourire. C'est la première fois que l'on remarque l'émail de ses dents. Est-il malade pour sourire ainsi ? Charles lui répond de la même façon. Un sourire en attire un autre, faut croire.

Comme d'habitude, Vincent mène deux parties d'avance, lorsqu'un homme dans la cinquantaine pénètre dans la salle. On dirait un

chien dans un jeu de quilles. Monsieur Michaud, d'un geste machinal, baisse le volume de la radio. Silencieusement, l'inconnu longe les tables de billard et se dirige vers le fond de la salle. Puis, nonchalamment, il ôte son chapeau et regarde les adolescents droit dans les yeux.

— Vous aimez le billard ? lance-t-il.

— Oui, soufflent-ils.

— Entre le billard et l'art, il n'y a qu'un pas vous savez !

Cette affirmation a l'effet d'une bombe aux oreilles des deux jeunes joueurs. Ils restent là, bouche bée, les bras ballants, ne sachant que répondre.

L'inspecteur Jacob (qui d'autre !) sort son portefeuille et montre sa plaque. Charles et Vincent le dévisagent. Hier, c'étaient les truands ; maintenant, c'est la police. La malchance leur colle aux fesses.

— La police est efficace et rapide, lance l'inspecteur Jacob avec un sourire et une intonation ironiques.

Jacob bombe le torse, fier de lui et heureux de son coup. Puis, il ajoute sèchement :

— Je vous donne une heure pour me remettre la toile.

En disant ça, il se balance d'avant en arrière comme un directeur d'école qui a pris sur le fait un élève fautif. Il fronce aussi les sourcils pour paraître plus méchant. Mais à côté de

McLaud, Jacob, il faut bien le dire, a l'air d'un enfant de chœur.

Pourtant timide de nature, Charles prend l'initiative de répondre :

— Nous n'avons pas *Le visiteur du soir*.

— Vous n'avez pas... ou vous n'avez plus *Le visiteur du soir* ? Il y a une grande nuance là, mon jeune ami ! répond Jacob plus perspicace que jamais.

— Nous ne l'avons plus, précise Charles. Vous arrivez trop tard.

L'inspecteur paraît quelque peu décontenancé d'obtenir des aveux aussi complets que rapides.

— Alors si vous ne l'avez plus, où est-elle, cette toile ?

— Nous n'en savons rien, dit Vincent.

— Elle ne s'est tout de même pas volatilisée ! Vous l'avez vendue ? Allez, dites-moi tout. Cette sale histoire pourrait vous mener plus loin que vous ne pensez. Devant les tribunaux, par exemple, pour vol ou tentative de recel d'œuvre d'art. Et, croyez-moi, dans certains cas, ça peut coûter très cher.

Vincent et Charles échangent un long regard. Ils ont une paire de deux dans leurs mains, alors que l'inspecteur a quatre as. Ils ne peuvent bluffer bien longtemps. Avant d'avouer ou de dire quoi que ce soit, les deux gentlemen cambrioleurs se retirent dans un coin de la salle

pour tenir un petit conciliabule. L'inspecteur, qui n'entend que des murmures, commence à montrer des signes d'impatience.

— Tu crois qu'il acceptera ?

— Ça devrait, après tout, nous avons tout à gagner et rien à perdre.

— Oui, mais ce n'est pas courant comme proposition.

— Enfin, on verra bien et, puisque c'est toi qui en as eu l'idée, tu le lui demanderas toi-même.

— La belle affaire !

Une fois le conciliabule terminé, ils retournent auprès de l'inspecteur. Vincent, après avoir bien avalé sa salive, tente son approche.

— Voilà, ce n'est pas facile à dire, mais enfin... nous aimerions que vous passiez l'éponge sur toute cette affaire. Nous sommes prêts à tenter l'impossible pour réparer cette gaffe. Après tout, ce n'était qu'une prise pour notre carnaval...

— Nous sommes donc à votre entière disposition pour vous prêter main-forte et, en échange de notre collaboration exemplaire, nous aimerions que vous oubliiez tout, ajoute Charles.

À dessein, l'inspecteur Jacob met beaucoup de temps avant de répondre ; les adolescents ne savent pas s'il le fait intentionnellement ou si c'est pour les faire languir. Puis, l'inspecteur ouvre enfin la bouche pour dire :

— Bon, c'est un peu facile comme solution et cela ne m'enchanté pas terriblement. Les inspecteurs, vous savez, sont d'une nature plutôt individualiste. Ils n'aiment pas voir des gens fourrer le nez dans leurs plates-bandes. Encore moins si ce sont de jeunes freluquets de votre espèce. Non, franchement, je suis désolé, mais il faudra que vous trouviez mieux. Je n'ai pas de temps à perdre.

Et, sur ces paroles, l'inspecteur pivote sur lui-même en direction de la sortie.

Vincent l'arrête par le bras en lui disant :

— Monsieur l'inspecteur, soyez compréhensif. Après tout, je vous le répète, ce n'était qu'une prise pour le Carnaval, rien de plus. Nous avons même laissé un message pour avertir le conservateur que ce n'était qu'un emprunt.

— Un message ? Je n'ai pas vu de message !

— Évidemment, les véritables bandits l'ont fait disparaître et ils ont tout fait pour vous mettre sur notre piste, ajoute Vincent.

— ...

— Acceptez notre aide, inspecteur. Je connais leurs visages et leur mobile. De plus, j'ai une vague idée de l'endroit où se situe leur entrepôt, enchaîne Charles.

— Allez, vous n'avez rien à perdre. Nous sommes prêts à vous aider et, à trois, l'enquête ira plus vite, n'est-ce pas ?

— Ouais, ouais, marmonne l'inspecteur.

— Et je sais que l'un d'eux s'appelle McLaud. Ce n'est pas rien.

La moue de Jacob se transforme en sourire. Au fait, c'est vrai, il n'a rien à perdre, au contraire. Finalement, il leur tend la main en disant :

— Marché conclu !

Charles hésite devant la main tendue.

— Qu'est-ce qu'il y a maintenant ? questionne Jacob.

— C'est... c'est que pour le Carnaval, il nous faut *Le visiteur du soir*. Lorsque nous l'aurons retrouvé... si vous pouviez nous le prêter durant quelques heures samedi soir, nous serions très heureux. Le jury doit absolument voir les prises pour effectuer son travail... c'est un peu comme au baseball, poursuit Charles en riant. Alors ?

— Bon, soit, c'est d'accord. Je vous laisserai la toile pour quelques heures samedi soir. Il ne faut cependant pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Il faudra agir rapidement car, samedi, ça représente un délai très court.

Après la traditionnelle poignée de main qui scelle tous les pactes, l'inspecteur Jacob ajoute :

— Rentrons et retrouvons-nous demain. La nuit porte conseil.

— Au restaurant 313, près de l'école, propose Charles.

LE VISITEUR DU SOIR

Le trio se sépare. Chacun pense au plan qui se transformera en véritable toile d'araignée pour capturer les vrais voleurs.

LE PRIX DE LA PAIX

Savourant sa victoire, le vicomte Dextrase se frotte les mains. Il fume un petit cigare au café, importé de Hollande. Il est au septième ciel. Il n'hésite donc pas, cette fois-ci, à offrir un verre de cognac à ses invités.

— Vous avez bien travaillé, messieurs ! Je suis vraiment content de vous.

McLaud ne se laisse pas attendre par ces belles paroles et fait savoir au vicomte, d'un geste de la main, qu'une liasse de billets de banque vaut mieux qu'un long discours.

Le vicomte hoche la tête avec un sourire narquois. Il se dirige vers son bureau et ouvre le premier tiroir. Il en sort une enveloppe. Il la dépose sur son bureau, précisément entre les deux hommes.

— Voilà la somme convenue : 5 000 \$ en petites coupures.

Jim s'apprête à saisir l'enveloppe brune lorsque McLaud, plus rusé qu'un renard, apostrophe le vicomte.

— Je m'excuse, mais il y a une erreur dans l'addition.

— Pardon !

— C'est bien 5 000 \$... mais pour chacun !

— Il n'en est pas question, rétorque avec force le quatorzième du nom.

McLaud, qui en a vu bien d'autres, ne se laisse pas impressionner outre mesure. Il déboutonne son veston gris sale et dit en dégainant son 45:

— C'est le temps d'un colt.

Le vicomte s'aperçoit vite que ce n'est pas un pistolet bidon et que McLaud ne plaisante pas. Le vicomte peut difficilement appeler à l'aide. Il n'a pas de garde du corps. Il avait toujours affirmé que c'était là une dépense inutile. Cependant, il pense le contraire maintenant.

Sans protester plus qu'il ne faut – il se devait d'être poli – le vicomte achète la paix. Elle est à ce prix. Il se lève avec dignité et se dirige vers son coffre-fort. Il prend une liasse de billets et les tend à McLaud qui arbore un sourire fendu jusqu'aux oreilles. Il vient de doubler, c'est le cas de le dire, le vicomte au virage.

Les deux mercenaires quittent la pièce prestement. Une fois dans la rue, McLaud demande à Jim ce qu'il compte faire de sa part.

— Ça ne regarde que moi, dit-il, résolu à être muet comme une tombe.

McLaud n'insiste pas. Il a les yeux plus grands que la panse. Jim le sait et se méfie. L'Australien quitte le boxeur en le remerciant d'avoir augmenté sa part du gâteau. Il emprunte le grand boulevard et McLaud le suit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse.



Seul dans son salon, le vicomte contemple *Le visiteur du soir*. À ses yeux, la toile est extraordinaire, mais ce qui compte davantage, c'est le microfilm qu'elle cache.

Le microfilm contient des renseignements qui le rendront puissant, et un peu plus riche. Des informations sur LG2, le plus grand complexe hydroélectrique du monde. En cette période de crise de l'énergie sous toutes ses formes, ces informations valent leur pesant d'or.

Sur ce, il expire une large bouffée de fumée. Ce soir, le vicomte dormira sur ses deux oreilles et fera des rêves d'argent.

NE NOUS PRENDS PAS POUR DES POIRES

Le restaurant 313 est bondé. C'est l'heure du dîner et le patron ne se plaint pas. Les affaires vont bien. Les étudiants consomment sans doute peu, mais ils représentent une clientèle stable, fidèle et, au fond, pas si bruyante qu'on le dit.

L'inspecteur Jacob se sent comme un vieillard dans une maternelle. Il attend ses partenaires en regardant sans cesse la porte d'entrée. Il est patient, mais ça n'empêche pas ses doigts de tambouriner sur la table.

Finalement, Vincent et Charles arrivent en coup de vent. L'inspecteur, courtois, les accueille avec le sourire. Il les regarde longuement et se dit en lui-même qu'il aurait aimé avoir deux fils comme eux : jeunes, dynamiques, débordants de vie, de joie et d'idées.

— La note est pour moi, fait Jacob. Prenez le menu et choisissez ce qui vous plaît. Moi, j'ai déjà commandé.

Les deux collaborateurs sont ravis. La discussion entre rapidement dans le vif du sujet. On n'a guère de temps à perdre. Il faut retrouver la toile et le microfilm.

Tout en mâchant bruyamment son poulet, Vincent semble avoir une idée.

— Mais j'y pense ! Pour lire un microfilm, il faut un lecteur de microfilms. Or, ce lecteur, il faut le louer ou l'acheter. Il ne nous reste donc plus qu'à trouver les noms des principaux fabricants et la liste des gens qui ont eu besoin d'un lecteur de microfilms au cours des six derniers mois.

— Excellent ! Excellent ! approuve l'inspecteur Jacob. C'est un départ. C'est long comme piste, mais étant donné qu'elles sont rares, il ne faut pas être trop exigeant.

Moins d'une heure plus tard, le trio apprend que IBM, Xerox, Canon, Bell et Howell et 3M sont les plus importants fabricants de lecteurs de microfilms.

Vers la fin de l'après-midi, ils ont en main la liste des acquéreurs. Le nombre est élevé : 456 personnes ou organismes ont loué récemment ou acheté ce type d'appareil. Si l'on réduit à trois le nombre de mois pour accélérer l'enquête, on se retrouve avec une liste de 118 noms

à vérifier. C'est évidemment un travail de titan. Il n'existe cependant pas de méthode plus simple à première vue.

On se divise donc la liste des noms et on convient d'ignorer les commissions scolaires, les cégeps, les organismes gouvernementaux et paragouvernementaux pour ne conserver que les individus. Finalement, en négligeant les achats et en ne tenant compte que des locations, car il faut bien faire un choix, on se retrouve avec une liste comportant une trentaine de suspects. On se partage la tournée en se donnant rendez-vous à 21 heures au restaurant 313. Puis, Jacob donne ses instructions :

— La consigne est simple. Il est préférable, pour le bien de tous y compris celui de la toile et du microfilm, de ne pas agir seul. Ce n'est pas le temps de jouer aux héros. Si l'on trouve une personne louche, on note l'adresse et on retourne au lieu de rendez-vous. D'accord ?

— D'accord.

— En ce qui concerne le dénommé McLaud, le quartier général m'a confirmé qu'il n'avait pas de casier judiciaire. Dommage. On devra donc faire notre deuil de cette information qui aurait pu s'avérer une piste intéressante.

Les trois enquêteurs se dispersent aux quatre coins de la ville (!). L'inspecteur Jacob est bon prince, il paye les frais de taxi pour accélérer l'enquête.



À 21 heures pile, Vincent, précis comme une montre à quartz, fait son entrée au restaurant 313. Il n'y a pas un chat. C'est l'heure creuse de la journée. Le propriétaire s'ennuie derrière son comptoir. Vincent choisit une table et commande un café. Dix minutes plus tard, l'inspecteur Jacob rejoint Vincent. Tous deux reviennent bredouilles de leurs recherches. Aucune personne, maison, garage ou entrepôt ne leur a semblé suspect.

— Tout ce temps perdu, c'est moche, soupire Vincent.

— On devait le faire, reprend Jacob. De toute façon, attendons Charles ; avec son flair à toute épreuve, il nous apportera peut-être de bonnes nouvelles.

Le temps passe.

21 heures 22. Dehors, la neige tombe, de plus en plus épaisse. Déjà, les voitures circulent péniblement. La neige tombe mollement comme si elle était empreinte d'une grande fatigue. La danse lente des flocons blancs laisse les spectateurs indifférents.

21 heures 43, Charles n'est toujours pas au rendez-vous. Jacob et Vincent commencent à se tourmenter. Ils regardent leur montre à tout bout de champ et la porte, qui ne s'ou-

vre devant aucun client. La neige tombe toujours. L'inquiétude s'empare des deux buveurs de café.

— J'espère qu'il ne s'est pas encore fourré les pieds dans les plats, lâche Jacob d'un ton excédé.

— Après ce qui vient de lui arriver, je pense que la prudence était de mise.

— Oui, mais on ne contrôle pas toujours ses émotions et les événements.

Finalement, à 22 heures 18, Charles pénètre dans le restaurant. Il ressemble davantage à l'abominable Homme des neiges qu'à un étudiant. Il secoue son manteau à l'entrée. Jacob et Vincent sont souriants, mais ils ont envie de le sermonner pour son retard. Ils se lèvent pour aller à sa rencontre et c'est à cet instant qu'ils s'aperçoivent que Charles n'est pas seul. Un énorme chien berger le suit. Il a l'air à moitié endormi, mais il se tient encore debout.

— Tu nous as fait attendre plus d'une heure pour nous dire que monsieur aime jouer les saint-bernard et qu'il recueille les chiens errants, lance Vincent.

— Asseyez-vous un instant. Je vais tout vous expliquer.

C'est derrière un bon chocolat chaud qu'il leur raconte tout.

— Tout d'abord, les 20 \$ pour le taxi ont vite été flambés, inspecteur. D'ailleurs, voici

les reçus que vous m'aviez demandés. Parmi les endroits que j'ai visités, aucun ne m'est apparu suspect ou louche.

— Tout comme nous, avoue Jacob déçu.

— Et le chien ? demande Vincent en désignant d'un geste méprisant l'animal qui sommeille aux pieds de Charles.

— Le chien, c'est Rex. C'est lui qui gardait l'entrepôt où j'étais prisonnier. Je marchais tranquillement sur la rue Bélanger lorsque, tout à coup, je vois devant moi un chien qui se promène lentement. Je m'approche de lui pour le caresser. Il ne m'est pas inconnu. Lui aussi semble me reconnaître. Je lui parle doucement, on sympathise. Et avec le peu d'argent qui me reste, je lui achète un sac de nourriture sèche pour chiens. Et puis, je tente l'impossible. Comme dans les films américains, je lui demande tout bonnement : où est McLaud ? Cherche ! Cherche !

— Comme ça, tout bonnement ! Ne nous prends pas pour des poires, dit Vincent en ricanant, incrédule.

— Puisque je te le dis, crois-moi ! Et Rex, au petit trot, m'a conduit jusqu'à l'entrepôt.

— Incroyable ! n'est-ce pas, inspecteur ? dit Vincent.

— Ma foi, c'est très plausible. La réalité dépasse parfois la fiction. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que j'entends ça. Le chien

a trouvé Charles sympathique et, pour le remercier de le caresser et d'en prendre soin, il l'a conduit chez ses maîtres.

— Et cet entrepôt, où est-il ? demande Vincent très curieux.

— Il est situé dans un fond de cour près de Beaubien et de la 44^e Avenue dans l'est. J'ai suivi Rex jusque-là. J'ai regardé par les fenêtres pour voir s'il y avait quelque chose à découvrir, mais c'était le désert total. Il était déjà 20 heures 30. Je n'avais plus un sou en poche et je devais revenir ici. Il n'y avait aucun autre moyen de transport. Je ne pouvais pas attendre l'autobus avec un chien qui me suivait tout le temps. J'ai tenté de le semer, mais rien à faire, je l'avais toujours sur les talons, comme s'il m'avait adopté.

— Le grand amour, quoi ! lance Vincent en blaguant. Tu as beaucoup de succès ces jours-ci.

— Bon, fait Jacob, nous avons l'adresse de l'entrepôt. C'est un indice de la plus haute importance. Nous pourrions y retourner pour faire une visite de reconnaissance, ajoute-t-il.

Vincent abonde dans le même sens. Charles reste silencieux. Il est complètement crevé par cette longue marche et, pour lui, rien ne presse davantage qu'un bon lit. Quant à Rex, il dort déjà. Personne n'a vu un chien aussi paresseux.

— Allons ! dit Jacob, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

L'inspecteur paye les cafés et le chocolat chaud. On traîne Rex jusqu'à la voiture de Jacob. Rien ne peut déranger sa nuit. Charles profite de l'occasion pour faire, lui aussi, un petit somme.

Décidément, Charles et Rex sont faits pour s'entendre.

UNE PATIENCE
D'ANGE...

Le vieil entrepôt gris est couvert de neige. Son air abandonné n'inspire guère confiance. Avec sa lampe de poche, l'inspecteur Jacob inspecte les lieux par les fenêtres. Selon toute vraisemblance, il n'y a personne.

Le vent se marie avec la neige tant et si bien qu'on ne voit plus grand-chose dans cette nuit trop blanche. Jacob propose aux deux adolescents d'entrer pour attendre McLaud et Jim. Il casse un carreau de la porte arrière et pénètre le premier dans le repaire des malfaiteurs.

— Je ne sais pas combien de temps il faudra attendre, dit Jacob, mais on doit s'armer de patience. Ils peuvent arriver dans une minute ou dans une heure. Pour l'instant, le mieux serait de se disperser dans l'entrepôt pour leur couper toute retraite. Lorsqu'ils arriveront, ils seront faits comme des rats.

Heureusement, les justiciers n'ont pas le temps de s'endormir, car un peu avant minuit, une clé se met à chatouiller la serrure. C'est celle de McLaud. Il est seul. Il chantonne d'une voix grave et fausse. Il a bu. Il pue l'alcool à des kilomètres à la ronde. Le verre de trop s'est multiplié par cinq ou six.

Sans se douter de rien, McLaud pénètre dans l'entrepôt. Le trio l'attend de pied ferme, comme un chat qui guette sa proie.

Sans aucun avertissement, McLaud reçoit un jet de lumière. Il est aveuglé.

— Qui est là ? demande-t-il à deux reprises d'une voix éméchée.

— Inspecteur Jacob, pour vous servir.

Cette réplique a l'air de le dégriser un peu.

— La police ! Pourquoi ! Ai-je fait quelque chose de mal ? J'ai brûlé un feu rouge, dit-il innocemment en glissant la main dans son paletot pour rejoindre la crosse de son arme.

Mais Jacob est plus rapide et expérimenté (et surtout à jeun) et il déjoue la manœuvre en tordant le bras de McLaud et en l'immobilisant contre le mur.

— Du calme ! clame l'inspecteur.

Au même instant, Charles allume les lumières de l'entrepôt. McLaud reconnaît aussitôt l'adolescent. Il ne peut plus feindre l'ignorance.

— C'est la deuxième manche qui commence, McLaud. Où est la toile ? questionne Charles.

— Je ne l'ai plus !

Les trois enquêteurs sursautent. La toile vient de leur filer entre les doigts comme du sable.

— Qui vous l'a achetée ? demande Jacob.

— Vous savez dans le métier, on garde ce genre de références pour nous, inspecteur. Si j'avais su que vous étiez intéressé, je vous aurais fait un prix d'ami.

— Ça suffit les conneries, coupe Jacob. À votre place, je n'essayerais pas de faire le malin. Vous êtes bien mal placé. Allez, je vous amène au poste pour éclaircir tout ça.

McLaud comprend qu'il n'a pas beau jeu et tente de se racheter.

— Je n'ai pas la toile, mais si vous y tenez... je pourrais toujours me débrouiller pour...

— Voilà qui est mieux parlé.

— Évidemment, vous comprendrez que ce n'est pas un service que je pourrais appeler gratuit.

— Je m'en doutais.

— Disons que je ne serai pas gourmand. Si vous oubliez cette affaire, je peux vous promettre de vous apporter la toile d'ici trois jours.

— Fermer les yeux, je veux bien ; d'autant plus que ce n'est pas la première fois cette

semaine..., dit Jacob en regardant ses deux jeunes collaborateurs. Mais trois jours, c'est beaucoup trop long ! Il me la faut demain midi.

— Demain midi ! Mais vous n'y pensez pas.

— C'est à prendre ou à laisser.

— ... D'accord, fait McLaud, vous aurez la toile demain midi, ici même, à l'entrepôt.

— Surtout, McLaud, un conseil, n'essaie pas de me doubler ou de me faire faux bond, car je t'aurai au détour en moins de temps qu'il n'en faut pour crier ciseau. Je mettrai un homme pour te filer en douce, crois-moi.

— Vous pouvez avoir confiance, reprend McLaud. Le marché me convient.

Ils s'apprêtent à quitter les lieux lorsque Jacob se retourne vers McLaud pour lui demander :

— Et votre collègue, il s'est envolé ?

— Je ne suis pas son ange gardien. Je ne sais vraiment pas où il est.

— De toute façon, je le rattraperai plus tard. Rien ne presse pour l'instant.

L'inspecteur redonne le signal du départ. Charles et Vincent le suivent. Rex, d'un naturel pourtant tranquille, pousse un long grognement. Pour lui, une question vitale vient de se poser. Va-t-il rester là ou suivre Charles ? McLaud s'interpose pour trancher le litige.

— Rex, ici ! ordonne-t-il durement.

Rex ne bouge pas. Il regarde fixement son maître. Les oreilles basses, l'air piteux, la queue

entre les pattes ; il craint McLaud, mais il grogne.

Charles s'est vite attaché à ce chien bâtard. Au fond, malgré sa paresse, c'est un brave chien affectueux. Charles se penche vers Rex pour lui caresser la tête et il se relève avec lui. Sa main est collée au collier du chien. Ils ne font plus qu'un. Rex, à ce moment, semble plus téméraire et montre les dents.

— Je vous ramènerai Rex demain midi, lance Charles d'un ton énergique.

Puis, ils quittent l'entrepôt en silence, sans même se retourner.

Chemin faisant, l'inspecteur Jacob fait remarquer à Charles que Rex et McLaud ont un point en commun : un bon bain ne leur ferait pas de tort.

Charles pense à la réaction de sa mère envers son nouveau pensionnaire. Elle aime les chiens et Charles se sent prêt à la convaincre qu'il faut l'héberger.



Seul dans l'entrepôt, McLaud prend le temps d'ingurgiter deux cafés noirs pour éclaircir ses idées. Il se concentre pour échafauder un plan. Ses mains tremblotent moins. McLaud recouvre peu à peu tous ses moyens.

Finalement, il monte dans sa voiture et se rend chez le vicomte. Toute la maisonnée baigne dans un profond sommeil. McLaud entre chez le vicomte comme dans un moulin. Il n'a aucun mal à forcer la serrure de la porte de service. Les serviteurs dorment comme des bûches. Il connaît le chemin. Il escalade le deuxième escalier et s'introduit dans le grand bureau. Il s'empare facilement de la toile et empoche un cigare de la Havane au passage. Puis, il retourne à l'entrepôt avec l'intention de ronfler jusqu'à midi... midi moins quart, évidemment.



À son réveil, en plus d'avoir la surprise de voir sa femme en frisettes et en bigoudis, le quatorzième du nom découvre avec stupéfaction qu'on lui a dérobé *Le visiteur du soir*. Ce qui le choque le plus, c'est de ne pouvoir crier bien fort : « Au voleur ! Au voleur ! »

Le voleur volé, c'est assez cocasse comme situation. Blessé dans son orgueil, le vicomte se console cependant assez vite en pensant au microfilm qui reste en sa possession.

« Dommage tout de même, pense-t-il tout bas, car c'était une belle toile ! »

MISSION ACCOMPLIE... À DEMI

Le lendemain, l'inspecteur Jacob se réveille vers 8 heures. Il est surpris d'être aussi en forme malgré le peu de sommeil qu'il a pris. Après avoir avalé son jus d'orange quotidien et trois toasts avec du fromage cheddar, il téléphone à son patron pour lui apprendre la bonne nouvelle. Ce dernier n'est pas là. Sans doute est-il parti à son chalet dans les Laurentides. Il n'est jamais là quand on veut lui apprendre des choses intéressantes, celui-là !

Jacob est heureux comme un pinson et il tient à communiquer sa joie à quelqu'un. Pour une fois qu'une enquête se déroule rondement, il veut le crier sur les toits. Il pense soudainement à la directrice Évelyne Dussault. Il a noté son numéro dans son calepin et l'événement mérite de lui être souligné.

— Allô, fait une voix féminine.

— Bonjour, ici l'inspecteur Jacob, je vous avais promis de vous faire signe dès que j'aurais du nouveau, eh bien !...

— Vous avez la toile, dit la directrice avec joie.

— Non, pas encore, mais c'est pour bientôt. Si tout se passe comme prévu, la restitution est pour ce midi.

— Quand pourrais-je contempler *Le visiteur du soir* ?

— Ce soir vers 20 heures.

— Si tard que cela !

— C'est que j'ai promis à deux jeunes... enfin, c'est une longue histoire que je vous raconterai plus tard. Comme je tiens toujours mes promesses... vous comprendrez tout ce soir. Faites-moi confiance encore, car jusqu'ici, avouez que je ne vous ai pas déçue. Je sais que cette toile a une grande valeur, mais c'est tout de même grâce à ces deux jeunes que nous avons pu remettre la main dessus.

— Je vous fais confiance, inspecteur, en espérant que le conseil d'administration du musée démontrera autant de compréhension que moi dans toute cette affaire.

— Bien sûr que oui. Quand toute cette histoire sera terminée, le conseil sera bien heureux que tout soit rentré dans l'ordre peu importe la façon... J'en profite pour vous inviter à danser. Il s'agit d'un bal donné à l'occa-

sion d'un carnaval étudiant. Vous êtes libre au moins, ajoute Jacob d'un ton hésitant.

— Pour *Le visiteur du soir*, je suis toujours libre.

— Et pour l'inspecteur ?

— Pour vous aussi, bien sûr, votre invitation me ravit.

Il n'en faut pas plus à Jacob pour inviter la directrice à dîner avec lui dans un chic restaurant montréalais. Jacob est dangereusement en forme. Il se sent rajeuni de vingt ans et prêt à faire de grandes folies.

Puis, il donne un coup de fil à Vincent et à Charles avant de les rencontrer à l'entrepôt de McLaud.



Rex, qui suit maintenant Charles comme son ombre, paraît moins endormi. L'entrepôt en plein jour est plus moche que durant la nuit.

— Pourvu qu'il ait réussi, dit Vincent en frappant à la porte.

— Pour voler les gens, on peut faire confiance à McLaud, précise Charles avec ironie.

Avec deux énormes poches de fatigue sous les yeux, McLaud vient ouvrir en petite tenue.

— Alors ? fait Jacob.

McLaud, qui a la bouche bête et pâteuse, se contente de faire un geste de la main. La

toile est dans le petit bureau. Charles et Vincent s'y précipitent. C'est bien *Le visiteur du soir*. Ils sont heureux. Ils ont enfin leur prise du Carnaval... sans le microfilm, bien sûr.

Les deux adolescents sont fous de joie à l'idée de remporter le premier prix pour leur prise et remercient McLaud qui reste surpris par tant de gratitude.

L'inspecteur Jacob est satisfait. Il a retrouvé la toile. Sa mission est accomplie. Mais accomplie à demi, car il reste le microfilm. Il pourrait fermer les yeux sur ce détail, mais ce serait trop facile et lâche de sa part. On lui a demandé de retrouver la toile, c'est un fait, mais sa conscience ne serait pas tranquille s'il n'allait pas au bout de son enquête. Seul McLaud peut véritablement l'aider ou, du moins, le mettre sur une bonne piste.

— Le marché est conclu, lance Jacob. J'ai la toile et, comme je n'ai qu'une seule parole, vous êtes libre !

— Mais je l'ai toujours été, inspecteur, finasse McLaud.

Ce dernier sourit. Puis ce sourire s'estompe et McLaud devine, dans le regard de son interlocuteur, que celui-ci cherche maintenant autre chose.

— Que voulez-vous de plus ?

Après quelques toussotements, Jacob enchaîne en disant :

— La toile, c'est bien beau... mais il y a aussi le microfilm.

— Vous charriez un peu fort, vous ne trouvez pas, inspecteur ?

— C'est mon métier qui veut ça... Alors, le microfilm ?

— Ouais, je veux bien, dit McLaud. Je peux vous mettre l'eau à la bouche pour le microfilm, mais pour le reprendre, il ne faudrait pas exagérer. Vous pouvez demander à quelqu'un d'autre ou vous pouvez toujours aller le chercher vous-même. Tiens, ce n'est pas une mauvaise idée, ça !

— D'accord, fait Jacob.

McLaud met quelques secondes avant de vider son sac. Il n'est jamais facile de donner quelqu'un, même si cette personne ne vous est pas sympathique. Dès le premier jour, il avait détesté le vicomte. Sa voix, ses gestes, sa tenue, son air snob, tout lui répugnait. Mais l'argent lui avait fait fermer les yeux. Il faut avouer aussi que le vicomte ne l'avait pas ménagé non plus. Sarcasmes, insultes et sa préférence marquée pour Jim avaient également contribué à nourrir la haine de McLaud. S'il pouvait le traîner dans la boue aujourd'hui, il serait content. L'inspecteur Jacob lui offre cette chance inespérée. Après tout, le vicomte est puissant et il saura bien se défendre tout seul.

— ... C'est le vicomte Dextrase qui tient toute l'affaire en main. Je vous donne son adresse. Vous ferez le reste... mais bouche cousue au sujet de notre conversation. En ce qui concerne le microfilm, tout ce que j'ai appris, c'est qu'il s'agit d'une histoire de sabotage de turbines à LG2. Je n'en sais pas plus.

— Cela me suffit, répond Jacob.

— J'espère. La toile, avec le vicomte en prime en échange de ma liberté, vous faites une bonne affaire. Quant à moi, je vais prendre le large vers des cieux plus cléments. L'air sent le moisi ici.

Quant à Rex, McLaud voit qu'il fait bon ménage avec Charles.

— Tiens, garde la bête et essaie de lui donner la tendresse et l'affection que je n'ai pas su lui donner.

Charles commence à croire qu'en chaque homme, fût-il un truand, il y a quelque chose de bon.

Finalement, le groupe sort du hangar avec la toile. Pour mettre un point final à sa façon, McLaud crie bien fort :

— J'espère ne plus vous revoir, inspecteur. Et que le diable vous emporte !



— On vous accompagne chez le vicomte ? demande Charles dans la voiture.

— Non, je préfère y aller seul.

— On pourrait vous être utiles, renchérit Vincent.

— Non, croyez-moi, je préfère y aller seul. Vous avez maintenant la toile, je m'occuperai maintenant du microfilm. D'ailleurs, de votre côté, vous avez fort à faire. Il faut vous préparer pour le bal de ce soir et, qui sait, peut-être écrire un petit discours de remerciement pour avoir gagné le premier prix, hum ! Qui sait ? Vos chances sont bonnes. Allez, il faut que vous remettiez votre prise avant 17 heures, ce qui ne vous laisse pas tellement de temps.

— C'est d'accord, dit Charles, mais soyez prudent.

— Ne soyez pas inquiets. À mon âge, vous savez, il y a longtemps qu'on ne peut plus se permettre d'imprudences. Je ne ferai qu'une visite de reconnaissance au vicomte, histoire de lui mettre le feu aux fesses pour qu'il fasse un faux mouvement prochainement.

— On se retrouve donc ce soir à l'école à 20 heures ?

— Oui, ce soir à 20 heures. J'ai invité la directrice du musée. Nous lui rendrons la toile après la décision du jury.

— J'espère qu'elle ne nous en voudra pas trop, dit Vincent.

— Vous verrez...

— La toile est en bon état de toute façon, ça devrait aller, ajoute Charles pour se déculpabiliser.

— Pendant que j'y pense, j'ai une surprise pour vous, déclare Jacob. Ce n'est pas grand-chose, mais cela vous aidera à conserver un souvenir agréable de cette première enquête.

Charles et Vincent ont beau le tourmenter de questions, rien à faire, Jacob est muet comme une carpe. L'inspecteur est vraiment le genre de personne à qui l'on peut confier un secret en toute quiétude.

UN SEUL GIBIER, MAIS PLUSIEURS CHASSEURS

La résidence du vicomte est aussi vaste que superbe. En fait, c'est un manoir datant du début du XIX^e siècle, à l'abri des regards indiscrets, car il est protégé par une haie de cèdres énorme et touffue.

L'inspecteur respire profondément et sonne à la porte du vicomte. Un serviteur au regard sombre, qui se prénomme sans doute James, lui ouvre. Il le fait patienter dans le vestibule qui est aussi grand que la chambre à coucher de Jacob.

Le vicomte condescend à rencontrer l'inconnu. Il est encore en robe de chambre. Une robe de chambre en satin marron avec ses initiales en or sur la poche droite.

Après les banalités d'usage, Jacob brise la glace le premier :

— Un ami, au cours d'une soirée mondaine, m'a confié que vous aviez une impressionnante

collection de tableaux. Or, je suis acheteur d'œuvres d'art et j'aimerais y jeter un coup d'œil.

— Vous me voyez très flatté, dit le vicomte en rougissant, mais cette collection est personnelle. Pour l'instant, je n'ai pas l'intention de me départir d'une seule pièce.

— Même à prix fort ?

— Vous savez, l'argent ne saurait tout acheter, monsieur. Monsieur...

— Monsieur Jacob, voici ma carte.

En lisant le carton, le vicomte sursaute (c'est beaucoup d'émotions en peu de temps).

— Je ne comprends pas toute cette comédie, inspecteur.

— J'ai toujours rêvé d'être acteur et, chaque fois que j'en ai l'occasion, je m'exerce pour ne pas perdre la main. Qui sait, un jour, un cinéaste me remarquera et me proposera un petit rôle dans un film.

— Je ne comprends toujours pas le but de votre visite, inspecteur. Je vous somme de vous expliquer au plus tôt.

— *Le visiteur du soir*, ça vous dit quelque chose ? chantonne Jacob, en promenant sa main sur un fauteuil de velours.

— C'est une toile de Jean Paul Lemieux, répond le vicomte avec une assurance déguisée.

— Vous ne l'avez pas vue, ces jours derniers ?

— Non, j'ai appris par les journaux qu'elle a été volée, mais je n'en sais pas plus.

— Ce n'est pas tellement grave, car nous l'avons retrouvée, pas plus tard que ce midi.

Le vicomte sourcille et Jacob s'en aperçoit.

— La police est efficace, n'est-ce pas ?

— Une fois n'est pas coutume, ironise le vicomte.

— J'ai aussi appris de source sûre que cette toile cachait un microfilm.

— Ah ! Ah ! ricane le vicomte, un microfilm, mais c'est de la vraie fiction, vous lisez beaucoup, inspecteur.

— Je sais ce que je dis, Dextrase... Ne me prenez pas pour un imbécile. Je sais également que vous êtes en possession de ce microfilm.

— Vous avez beaucoup d'intuition, mais cependant beaucoup moins de preuves, inspecteur !

— Les preuves viendront bien un jour ou l'autre.

— Permettez-moi d'en douter...

— Tout vient à point à qui sait attendre. D'ailleurs, votre comportement et votre attitude me confirment que vous possédez le microfilm.

— Ce n'est pas un policier à la petite semaine comme vous qui va me gêner dans mes mouvements. Les enjeux sont trop considérables. Je connais une foule de juges, d'avocats et de

conseillers spéciaux qui sont prêts à m'aider en cas de difficulté. Il suffit que je claque des doigts pour qu'ils accourent. Vous n'avez pas beau jeu, inspecteur Jacob !

— Si ce n'est pas moi qui vous envoie en cellule, ce sera un autre et j'y compte bien. Vos jours sont comptés, monsieur le vicomte.

— Laissez-moi rire, je suis blanc comme neige.

— Un jour, on vous arrêtera pour une contravention que vous n'avez pas payée, pour un feu rouge brûlé, pour avoir insulté un agent ou parce que vous n'avez pas payé vos impôts il y a trois ans, cinq ans... Un jour vous mettez le doigt dans l'engrenage de la justice et, ce jour-là, la partie sera jouée. Vous pouvez rire, mais un jour ce sera votre tour et n'en doutez pas trop. Ce jour pourrait survenir plus tôt que vous ne le pensez. Il y a un seul gibier, mais les chasseurs sont nombreux.

— Entre-temps, si cela vous chante, vous pouvez toujours faire fouiller la maison. Un microfilm, c'est beaucoup plus facile à cacher qu'un éléphant. Un microfilm... ah ! ah ! une aiguille dans une botte de foin.

L'inspecteur Jacob se retourne. Il en a assez dit et il n'est pas tellement fier de sa performance. Mais ce qui est dit reste dit. Il salue le vicomte avec son chapeau et avec la ferme intention de faire fouiller toute la maison. Juste

pour sa satisfaction personnelle, même s'il ne trouve rien.

À partir de cette journée-là, tous les agissements du vicomte seront épiés. Le vicomte Dextrase deviendra de plus en plus nerveux, mais tout ça, c'est une autre histoire...

L'inspecteur reprend le volant de sa vieille Toyota bleu poudre et pense au bain chaud qui l'attend à la maison. Il pense à l'enquête qui vient de se terminer. Il songe à Évelyne Dusault et son image suffit amplement à lui arracher un sourire, alors que ses mains moites sont crispées sur le volant.



L'objectif premier du téléphone, c'est de sonner à l'improviste. Jacob met à peine un pied hors de la baignoire que le téléphone claironne à travers toute la maison.

Une serviette autour du corps n'empêche pas Jacob de laisser sa trace jusqu'à l'appareil.

— Oui, fait l'inspecteur.

— L'affaire du musée va bon train ? Le rendez-vous à la salle de billard a porté fruit ? Avez-vous du nouveau à m'apprendre, Jacob ? entame le patron sans faire de salutations.

— Avez-vous d'autres questions ?

— Ne badinez pas avec moi, inspecteur...

— Ne vous inquiétez plus, j'ai la toile. J'ai essayé de vous joindre ce matin, mais peine perdue, vous étiez sans doute en route pour votre chalet. J'ai la toile, enfin, pour être plus précis, je l'aurai véritablement ce soir, poursuit Jacob exalté.

— Comment ? Vous l'avez ou vous l'aurez ?

— Je l'aurai ce soir. C'étaient deux jeunes qui s'étaient emparés de la toile pour obtenir une prise pour leur Carnaval. Je leur dois une fière chandelle, car c'est grâce à eux que j'ai pu obtenir certains renseignements importants, je leur ai donc laissé la toile jusqu'à ce soir.

— Il n'y a pas de danger au moins ?

— Non, non, patron. Faites-moi confiance.

— Bon, ça me plaît beaucoup toute cette histoire.

— Ce n'est pas tout. Le plus beau de toute l'affaire, c'est qu'il y a une histoire de microfilm là-dessous...

— Un microfilm ! Ciel ! Mais c'est de la plus haute importance. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit plus tôt ?

— Laissez-moi terminer patron, dit Jacob calmement pour ne pas le froisser. Oui, un microfilm qui parle d'un sabotage de turbines à LG2. J'ai une très bonne piste. Je suis même allé tâter le terrain personnellement.

— J'apprécie votre sens de l'initiative, Jacob, croyez-moi !

— J'ai tâté le terrain pour mettre le feu aux poudres sans beaucoup de résultats cependant.

— Ça ne fait rien. Le plus important a été fait et je vous félicite. Je téléphone immédiatement à qui de droit afin qu'on vous donne un coup de main. Il est de la plus haute importance de tirer au clair cette histoire de sabotage à LG2. C'est capital. Rappelez-moi demain à la première heure. C'est un dossier national et je dois en informer les autorités en haut lieu.

— Parfait.

Et Jacob était sur le point de raccrocher lorsqu'il entendit :

— Encore une fois, bravo ! Jacob, vous avez bien travaillé.

ET LE GAGNANT EST...

Le gymnase n'est plus reconnaissable. Avec toutes ces banderoles, ces serpents et ces ballons, il a un air de fête. L'orchestre accorde ses instruments. Le bal va bientôt commencer pour les quelque 800 jeunes rassemblés au gymnase. Ça sent bon l'eau de Cologne et le parfum. Rouge à lèvres et petites vestes sont au programme. On est sur son trente-six et on a les yeux doux.

Le jury a reçu les dernières prises à 17 heures. Il a profité du souper pour délibérer. La participation à l'activité « Prise du Carnaval » a connu un franc succès. Au total, une quarantaine de prises ont été reçues, allant de la plus sérieuse à la plus saugrenue : des pancartes de déneigement, deux chandeliers de l'Oratoire, trois petites plantes exotiques du Jardin botanique, un plan géant du métro, le bouledogue du directeur de l'école, une cabine télépho-

nique de Bell, la cravate de Jacques Hovsépian, un prof de français distrait et, bien sûr, *Le visiteur du soir* qui a fait la manchette.

Le jury, comme tout jury qui se respecte, n'a pas eu, comme on dit, la tâche facile. La foule attend le verdict avec impatience. Jacob est là aux côtés de M^{me} Dussault ; Charles, Vincent, Julie et Jennifer complètent le cercle d'amis. La directrice est ravie d'apercevoir, même de loin, la mine du *Visiteur*. Charles et Vincent sont visiblement nerveux. Ils ont déployé beaucoup d'efforts pour cette prise et encore plus pour la reconquérir.

Debout derrière le micro, le président du jury, d'un geste de la main, obtient rapidement le silence.

— Pour la septième année consécutive, nous avons le plaisir de constater, une fois de plus, le courage, la hardiesse et l'originalité de nos élèves lors de cette activité particulière du Carnaval.

Je ne vous ferai pas languir longtemps. Cette année, une prise a fait véritablement parler d'elle sur le plan national et c'est pourquoi, devant l'ampleur et l'importance de cette prise, nous accordons le premier prix à l'équipe composée de Charles Prévost et de Vincent Valiquette (on s'en doutait un peu, hum !).

Un tonnerre d'applaudissements et de cris jaillit à travers tout le gymnase. Charles et Vin-

cent auraient traversé l'Atlantique en canot d'écorce qu'ils n'auraient pas obtenu une plus grande ovation.

Le président du jury, du même geste de la main, interrompt le bruit déchaîné.

— CETTE ANNÉE... cette année, reprend-il, nous avons été éblouis par l'audace de cette équipe qui a connu sa période de déboires, m'a-t-on dit. Néanmoins, elle a fait preuve de beaucoup de doigté, de finesse, mais elle a aussi péché par imprudence. Nous fermons les yeux cette année sur cette imprudence, mais nous ne voulons pas, sous prétexte que c'est un concours, mettre en danger la vie de nos élèves. À l'avenir, il y aurait lieu de chercher des prises plus à votre portée. Mais, je m'en voudrais de ternir, par mes remarques pointilleuses, un bonheur qui vient de naître. L'équipe de Charles et de Vincent nous donne ce soir l'envie de nous réjouir avec elle. Au nom du jury et en mon nom personnel, je m'empresse de les féliciter et de leur remettre le trophée Arsène-Lupin, ainsi qu'une bourse de 300 \$.

Les applaudissements éclatent de nouveau. Durant une bonne partie de la soirée, les étudiants défilent devant les prises pour admirer *Le visiteur du soir*.

Pour immortaliser cette aventure singulière, Jacob a invité un photographe de presse et un journaliste pour couvrir l'événement.

Le visiteur du soir aura de nouveau l'occasion de faire parler de lui, mais cette fois-ci, ce sera pour la bonne cause.

Demain, dans le journal, on pourra lire en dessous de la photo : « La toile intitulée *Le visiteur du soir* de Jean Paul Lemieux a été retrouvée intacte grâce à l'inspecteur Jacob qui a été habilement secondé par deux jeunes étudiants, Charles Prévost et Vincent Valiquette, qui ne sont pas prêts d'oublier toute cette histoire. »

Ce sera là une sorte de remerciement public de la part de l'inspecteur Jacob à l'égard des deux acolytes.

La danse se poursuit. Jacob et sa compagne filent à l'anglaise juste avant minuit. Jennifer murmure des *I love you* à l'oreille de Vincent. Charles et Julie dansent tendrement, tout heureux de cette merveilleuse soirée. La réalité ressemble au rêve. Il la serre amoureusement contre son corps en espérant que cet instant soit éternel.

ÉPILOGUE

La toile fut remise au Musée des beaux-arts de Montréal et les visiteurs purent l'admirer durant les quelques jours qui restaient pour la rétrospective des œuvres de Jean Paul Lemieux.

Cependant, qu'advint-il du vicomte et du microfilm ? Car, si l'histoire s'arrête ici pour Vincent et Charles, elle se poursuit pour le vicomte, le microfilm, Jim et McLaud.

Jim a connu un sort heureux. Il vit présentement en Australie. Avec sa part, il s'est acheté un troupeau de moutons et il en fait l'élevage. Il a également trouvé, dans son pays natal, une femme qui l'aime.

Quant à McLaud, il a été un peu moins chanceux. Malgré ses bonnes intentions, il s'est fait arrêter par la police pour vol d'automobiles. Ce qui devait arriver tôt ou tard, n'est-ce pas ?

En ce qui concerne le vicomte Dextrase, il convient de résumer ici toute cette étrange aventure qui a commencé sans que personne ne s'en aperçoive vraiment. Un jour, c'était un

dimanche, une des journées les plus froides de l'hiver. Un homme, dans la quarantaine, entre d'un pas précipité dans le Musée des beaux-arts de Montréal. « Un visiteur pressé de rejoindre quelqu'un », s'était-on dit en le voyant.

Or, ce visiteur pressé était en réalité un espion. Un espion habile, car il ressemblait à n'importe quel autre homme de la rue. Un espion poursuivi et pressé de se débarrasser d'un microfilm compromettant. Un microfilm détaillé qui mettait noir sur blanc un vaste complot de sabotage des turbines de LG2 de la Baie James.

Il agissait pour une nation, pas nécessairement ennemie, mais heureuse de voir sérieusement compromis le projet hydroélectrique du siècle. Projet, qui, d'une part, rendrait le Québec à court terme très indépendant et autosuffisant sur le plan hydroélectrique et, d'autre part, suffisamment bien placé et puissant pour jouer un rôle déterminant sur le plan énergétique mondial.

Un microfilm qui expliquait dans les moindres détails comment s'y prendre pour mettre du sable dans cette machine si bien huilée que représentaient les chantiers de la Baie James. Des ennuis mécaniques, du sabotage qui coûteraient des millions de dollars et aussi une perte de temps, de prestige et de confiance appréciable.

L'espion, se sentant menacé, mais conservant son sang-froid, pénètre dans le lieu le plus proche et le plus favorable pour cacher son microfilm : le Musée des beaux-arts. Il aurait pu cacher le microfilm à la boutique du musée, sous un cordon de foule ou dans un tout autre endroit, mais il choisit plutôt un lieu tranquille, tranquille comme une toile de Lemieux. Il aperçoit une petite cavité (sûrement due aux nombreux déplacements de la toile au cours des dernières années) située dans la partie supérieure de l'encadrement. Elle fait son affaire. Et l'espion glisse doucement le microfilm dans cette cachette. Un ami se chargera de le reprendre dans quelques heures, au plus tard le lendemain. Et le tour est joué.

Le tour est joué, on le sait, jusqu'à l'arrivée imprévisible de Charles et de Vincent qui, le soir même, se pointent en même temps que Jim et McLaud pour prendre qui la toile, qui le microfilm.

Le vicomte récupère le microfilm et le transmet à qui de droit, car au fond, malgré toute l'importance qu'il se donne, il n'est qu'un pion dans toute cette affaire, un pion important, mais un pion tout de même.

La Baie James est menacée. Il y a du grabuge et des bagarres, mais le commando chargé du sabotage est démantelé à temps.

La Baie James, un travail d'orfèvre accompli dans le gigantisme et la démesure. Une aventure qui a débuté en 1971 et dont on peut apprécier les résultats depuis la mise en service de la centrale LG2, huit ans plus tard.

Une centrale construite à 137 mètres sous terre. Un barrage principal de près de 3 km de long et de 160 mètres de hauteur. Un bassin de 2 836 km² pour 16 turbines qui fourniront annuellement 35,8 milliards de kilowatts-heure. Cette énergie est transportée par un réseau de lignes à haute tension d'une longueur totale de 5 150 km, nécessitant 10 000 pylônes.

L'opération du vicomte et de ses amis a échoué. Il est constamment surveillé. Tellement que c'est gênant de vivre ainsi, et l'on devine qu'un jour ou l'autre...

Quant à l'inspecteur Jacob, il est heureux de sa petite vie avec son chat, ses poissons, son pinson et ses plantes. Il se documente beaucoup sur l'art et voit de plus en plus souvent la jolie directrice. Et il est probable qu'un jour ils déjeuneront ensemble.



Un an plus tard, presque jour pour jour, l'inspecteur Jacob est pris en otage par un petit groupe d'étudiants. Il accepte avec le sourire cette plaisanterie et se rend au bal du Carnaval.

LE VISITEUR DU SOIR

Cette prise n'obtient pas le premier prix, mais une simple mention spéciale, ce qui a fait bien rire son patron et ses collègues de bureau.



JEAN PAUL LEMIEUX

C'est vers l'âge de 10 ans, alors qu'il rencontre un peintre américain du nom de Parnell, que Jean Paul Lemieux découvre la peinture. Le monde merveilleux de la couleur le fascine profondément. Après avoir

observé Parnell durant plusieurs jours, il commence à peindre.

Il étudie au collège Mont-Saint-Louis et au collège Loyola, avant d'entrer à l'École des beaux-arts de Montréal, car il a décidé de devenir un artiste. Après un court séjour en Europe, il termine ses études en 1934 à l'École des beaux-arts où il deviendra professeur durant plusieurs années. Il enseignera également la peinture et le dessin à l'École du meuble de Montréal.

C'est à l'âge de 33 ans que Jean Paul Lemieux épouse Madeleine Desrosiers, en 1937. Il vivra et enseignera à l'École des beaux-arts de Québec, puis exposera avec sa femme en 1938.

Lemieux s'inspire beaucoup, au début, de la religion et il peindra alors *Lazare*, *La Fête-Dieu*, *Les Disciples d'Emmaüs*, *Les Ursulines*, etc. Il fait aussi plusieurs portraits et beaucoup de paysages. L'œil du peintre s'attarde surtout sur les gens et leurs activités, la campagne et les villes. Les tableaux de Lemieux représentent souvent un personnage mystérieux ou tendre dans un paysage austère. Un personnage silencieux et solitaire en plein cœur de l'été ou à l'approche d'un orage.

« Je n'ai pas de théories... je ne suis jamais satisfait de mon travail... j'essaie d'exprimer dans mes paysages et dans mes portraits la

solitude et le silence dans lesquels nous vivons, nous passons tous. »

Jean Paul Lemieux est né à Québec le 18 novembre 1904 et il est décédé en décembre 1990.



LE VISITEUR DU SOIR

Cette toile fait partie de la collection permanente de la Galerie nationale du Canada à Ottawa. *Le visiteur du soir* a été peint en 1956 et mesure 80 cm x 110 cm. Cette toile symbolise la mort que le peintre québécois représente par le prêtre qui apporte le viatique à un moribond.

ROBERT SOULIÈRES

Quelques mots sur *Le visiteur du soir*

Alexis K. Laflamme



Quelques mots pour vous raconter les impressions diverses que j'ai conservées de mon premier roman pour la jeunesse, *Le visiteur du soir*, qui fait encore un tabac dans les écoles, presque trente ans après sa première publication. J'en ai fait une édition remaniée – juste un peu, puisque c'était déjà parfait, aha ! – en 1995. La vraie raison était que la photocomposition et les plaques étaient devenues, après ces multiples réimpressions, inutilisables ou presque. Monsieur Tisseyre n'était pas totalement d'accord, mais il m'avait laissé faire de bonne grâce puisque le roman se vendait bien : autour de 2 500 exemplaires bon an mal an et, jusqu'à aujourd'hui, les ventes ont dépassé les 60 000 exemplaires. De quoi effrayer Brian Perro et ses *Amos Daragon*. Si j'en juge par la dernière fois que je l'ai vu, il se sentait un peu nerveux, je dois dire, devant mes chiffres de vente mirobolants. Ha ! Ha !

Les débuts

Il faut se rappeler qu'à l'époque (1980), on publiait au Québec moins de vingt livres pour

la jeunesse par année, et que les romans pour les ados se comptaient sur les doigts d'une main ! Aujourd'hui, il y a plus de 650 parutions.

Ce roman, je l'ai pensé et mûri en berçant mon fils Guillaume durant des demi-heures interminables puisque, même s'il était endormi, je continuais à le bercer pour construire mon histoire du vol d'un tableau de Lemieux. Non mais, quel bon père j'étais !

Une fois le roman terminé (tapé à la machine à écrire !), je l'ai envoyé à François Tisseyre qui l'a lu en moins de trois jours et qui avait déjà trouvé une idée pour la couverture. J'ai donc eu une réponse très rapide, un mauvais pli pour moi car, par la suite, avec les autres éditeurs, je m'impatiençais quand la réponse prenait plus d'une semaine à arriver ! Je n'ose pas vous dire les délais que je m'accorde comme éditeur aujourd'hui... misère !

Jean Paul Lemieux

... qui insistait pour que l'on écrive son prénom sans trait d'union avait été d'une franche et amicale cordialité quand je lui ai téléphoné. Il avait lu le manuscrit, car je voulais obtenir son accord pour les pages documentaires le concernant à la fin du livre, ainsi qu'une photo de lui. Ce soir-là, il m'avait même invité à passer chez lui, à l'île-aux-Coudres. J'avais répondu

un faible oui et, timide comme je l'étais, je n'ai pas osé aller le déranger, moi qui aimais pourtant passionnément son œuvre. Non mais, quel idiot, d'avoir laissé passer une si belle invitation ! Aujourd'hui, je lui aurais dit : « D'accord, je serai là samedi prochain, vers 11 heures », et j'en aurais profité pour casser la croûte avec lui et sa femme Madeleine.

La gloire et les bijoux

François Tisseyre s'était exclamé, quelques mois après la parution du roman : « Robert, c'est merveilleux, on a vendu 428 exemplaires, de septembre à décembre ! »

Je trouvais cette performance pitoyable, mais comparativement aux chiffres de vente des ouvrages pour adultes, c'était un assez bon début.

Quelques mois plus tard, je recevais le prix Alvine-Bélisle décerné par l'Asted... l'année précédente, c'était Gilles Vigneault qui l'avait gagné ! Avec mon livre, le jury était tombé bien bas, m'enfin. La bourse était de 500 \$. Je l'ai utilisée pour m'acheter une paire de bottes pour passer l'hiver et, avec le reste, j'en ai profité pour éponger très, très légèrement mes dettes sur ma carte de crédit. Quelles joies pour un premier prix littéraire !

L'accueil de ce livre a été assez exceptionnel : plusieurs articles élogieux dans les jour-

naux et les revues, une critique à la radio de Radio-Canada et une entrevue à la télé, à l'émission de Pierre Harvey. Cette émission de variétés, dont j'oublie le nom, était enregistrée à... Québec. Je me suis donc absenté de mon travail, j'ai pris l'autobus à 8 heures pour être sûr d'être là à midi. J'ai attendu presque une heure trente en tremblant comme une feuille avant de passer en ondes puis, six minutes plus tard, quelques bafouillements et un trou de mémoire affreux, c'était terminé. Retour à Montréal *inognito*, car l'émission n'était diffusée qu'à Québec, si je me souviens bien. Ciel, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour passer à la télé !

Le visiteur... ze film !

Peu de gens le savent, mais il y a eu trois projets de film pour *Le visiteur du soir*. Le premier avec les productions *Via le monde* de Daniel Bertolino – qui n'était pas le premier venu – il s'en est fallu de peu pour que le film soit réalisé. C'était Raymond Plante qui avait été approché pour en écrire le scénario. Un deuxième producteur dont j'oublie le nom s'était montré vivement intéressé et un dernier projet avec Francesco Baptista des Productions La Chouette était aussi sur le tapis : beaucoup de paroles, de paperasses, des sommes intéressantes versées pour ces options, mais peu d'action en fin de compte. Le cinéma, c'est

comme ça ! Pour vingt projets, il y en a un seul qu'on verra à l'écran.

À cette belle époque, les productions La Fête (Les contes pour tous) de Roch Demers, qui se consacraient exclusivement au cinéma pour la jeunesse, avaient le vent dans les voiles, mais depuis ce temps, le vent a perdu de sa vigueur. Mais il y a tout de même eu *Bach et Bottine* (Bernadette Renaud), *Mlle Charlotte* (Dominique Demers), *Noémie* (Gilles Tibo), *Aurélie Laflamme* (India Desjardins) et un projet sérieux pour *Amos Daragon* (Brian Perro); ce qui n'est pas rien. Ai-je des regrets pour ces espoirs cinématographiques laissés en plan ? À peine.

Voilà, vous savez maintenant tout sur les petits à-côtés de ce roman que j'aime toujours et sur lequel planchent encore des centaines d'élèves du secondaire. Pauvres eux !

(Ce texte a été publié la première fois, sous une forme différente, dans la revue *Lurelu* en 2007.)

Dans la collection Graffiti

1. *Du sang sur le silence*, roman de Louise Lepire
2. *Un cadavre de classe*, roman de Robert Soulières, Prix M. Christie 1998
3. *L'ogre de Barbarie*, contes loufoques et irrévérencieux de Daniel Mativat
4. *Ma vie zigzague*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix M. Christie 2000
5. *C'était un 8 août*, roman de Alain M. Bergeron, finaliste au prix Hackmataak 2002
6. *Un cadavre de luxe*, roman de Robert Soulières
7. *Anne et Godefroy*, roman de Jean-Michel Lienhardt, finaliste au Prix M. Christie 2001
8. *On zoo avec le feu*, roman de Michel Lavoie
9. *LLDDZ*, roman de Jacques Lazure, Prix M. Christie 2002
10. *Coeur de glace*, roman de Pierre Boileau, Prix Littéraire Le Droit 2002
11. *Un cadavre stupéfiant*, roman de Robert Soulières, Grand Prix du livre de la Montérégie 2003
12. *Gigi*, récits de Mélissa Anctil, finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada 2003
13. *Le duc de Normandie*, épopée bouffonne de Daniel Mativat, Finaliste au Prix M. Christie 2003
14. *Le don de la septième*, roman de Henriette Major
15. *Du dino pour dîner*, roman de Nando Michaud
16. *Retrouver Jade*, roman de Jean-François Somain
17. *Les chasseurs d'éternité*, roman de Jacques Lazure, finaliste au Grand Prix du Fantastique et de la Science-fiction 2004, finaliste au Prix M. Christie 2004
18. *Le secret de l'hippocampe*, roman de Gaétan Chagnon, Prix Isidore 2006
19. *L'affaire Borduas*, roman de Carole Tremblay
20. *La guerre des lumières*, roman de Louis Émond
21. *Que faire si des extraterrestres atterrissent sur votre tête*, guide pratique romancé de Mario Brassard

22. *Y a-t-il un héros dans la salle ?*, roman de Pierre-Luc Lafrance
23. *Un livre sans histoire*, roman de Jocelyn Boisvert, sélection The White Ravens 2005
24. *L'épingle de la reine*, roman de Robert Soulières
25. *Les Tempêtes*, roman de Alain M. Bergeron, finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada 2005
26. *Peau d'Anne*, roman de Josée Pelletier
27. *Orages en fin de journée*, roman de Jean-François Somain
28. *Rhapsodie bohémienne*, roman de Mylène Gilbert-Dumas
29. *Ding, dong !, 77 clins d'oeil à Raymond Queneau*, Robert Soulières, Sélection The White Ravens 2006
30. *L'initiation*, roman d'Alain M. Bergeron
31. *Les neuf Dragons*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix des bibliothèques de la Ville de Montréal 2006
32. *L'esprit du vent*, roman de Danielle Simard, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du jury 2006
33. *Taxi en cavale*, roman de Louis Émond
34. *Un roman-savon*, roman de Geneviève Lemieux
35. *Les loups de Masham*, roman de Jean-François Somain
36. *Ne lisez pas ce livre*, roman de Jocelyn Boisvert
37. *En territoire adverse*, roman de Gaël Corboz
38. *Quand la vie ne suffit pas*, recueil de nouvelles de Louis Émond, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du public et Prix du jury 2007
39. *Y a-t-il un héros dans la salle n° 2 ?* roman de Pierre-Luc Lafrance
40. *Des diamants dans la neige*, roman de Gérald Gagnon
41. *La Mandragore*, roman de Jacques Lazure, Grand Prix du livre de la Montérégie 2008 – Prix du jury
42. *La fontaine de vérité*, roman d'Henriette Major
43. *Une nuit pour tout changer*, roman de Josée Pelletier
44. *Le tueur des pompes funèbres*. roman de Jean-François Somain

45. *Au cœur de l'ennemi*, roman de Danielle Simard
46. *La vie en rouge*, roman de Vincent Ouattara
47. *Mort et déterré*, roman de Jocelyn Boisvert
48. *Un été sur le Richelieu*, roman de Robert Soulières (réédition)
49. *Casse-tête chinois*, roman de Robert Soulières (réédition), Prix du Conseil des Arts du Canada 1985
50. *J'étais Isabeau*, roman d'Yvan DeMuy
51. *Des nouvelles tombées du ciel*, recueil de nouvelles de Jocelyn Boisvert
52. *La lettre F*, roman de Jean-François Somain
53. *Le cirque Copernicus*, roman de Geneviève Lemieux, Sélection White Ravens 2010
54. *Le dernier été*, roman d'Alain Ulysse Tremblay
55. *Milan et le chien boiteux*, roman de Pierre Desrochers
56. *Un cadavre au dessert*, novella de Robert Soulières
57. *R.I.P.*, novella de Jacques Lazure



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 % recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer
sur les presses de Marquis Imprimeur
en juillet 2010



le visiteur du soir

GRAFFITI +



*« Le journal
ne mentionne
nulle part le
billet qu'ils
ont laissé pour
signifier que
ce n'était qu'un
emprunt.
– Nous voilà
dans de beaux
draps, lance
Vincent. »*

« Charles et Vincent dévalent les escaliers aussi vite qu'ils le peuvent. Dans sa course, Charles protège du mieux qu'il peut son précieux butin.

Courir, sortir au plus vite du musée : tel est l'objectif. Ne jamais regarder en arrière pour ne pas perdre de temps. Fuir. Courir à bout de souffle. À toutes jambes. Enfin, le hall d'entrée. Une dernière porte à ouvrir et c'est la victoire. Une dernière porte et c'est la rue Sherbrooke et sa trépidante animation. La porte s'ouvre. L'alarme retentit effroyablement... »

L'ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE EST DE
CARL PELLETIER (POLYGONE STUDIO).



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

LE VISITEUR DU SOIR



9 782896 071241